

CAHIERS DU CENTRE DE GENEALOGIE PROTESTANTE

n°132 quatrième trimestre 2015

SOMMAIRE

Sommaire	169
- Correspondance d'Eléonore & d'Esther Guérineau (suite) par Jean-Luc TULOT.....	170
- La vie des Privat du lieu du Collet de Dèze en Cévennes par Raymond VIERNE.....	174
- Louis Liebich (1824-1910) de Strasbourg à Oran - pasteur et linguiste par Henry BRAEMER et Joël JUSTAMON.....	184
- Un héros ardéchois de la Révolution pour une famille de notables d'Anduze par Claude Jean GIRARD.....	210
- Le cadeau du bon pape Urbain V à ses compatriotes cévenols par Jean-Claude LACROIX et Maurice CHAMPAVÈRE.....	221
- compte-rendu d'ouvrage par Séverine PACTEAU de LUZE.....	223

Aucune reproduction intégrale ou partielle des articles parus dans les cahiers ne peut être faite sans autorisation de la SHPF. Les opinions exprimées n'engagent que leurs auteurs.

Cahier tiré à 160 exemplaires
Dépôt légal : décembre 2015
Commission paritaire des publications et
agences de presse: certificat d'inscription n°65.361
Directeur de la publication :

Jean-Hugues CARBONNIER

Prix au numéro: 8,50 euros

CORRESPONDANCE D'ELEONORE & d'ESTHER GUÉRINEAU

(suite)

Nous reproduisons ci-après la suite de la correspondance transcrite annotée et commenté par M. Jean-Luc Tulot. (ndlr)

**Sans date – Thouars
à Monsieur Guérineau
à Monfort**

Monsieur mon frère,

les damoiselles de ses cartiés ce sont trouvé grandement et touinée de la cherre qu'elli avoit concleu en la sertitude de vos amours et ait apris par les vostre avoir changé trois fois en si peu de temps encorre aveque ocasion dins faire en tre de bris nouvele amitiés. Ce changement s'est glissé juque aux veufves, qui on maimé refus leur abord au deux de leur fauvoris gentiso hommes qui en sont mescontans et entre elle arrivée un refroidissement seur la visitaion de Monsieur Théofil. Cet tout ce que vous arrez de moy pour le présent,

Monsieur mon frère,

*Vostre très humble et
affationné seur et servante*

Eléonor Guérineau

Archives nationales, 1 AP 658/Eléonore

**2 juillet 1626 – Thouars
à Monsieur mon frère
Secrétaire de Madame à Vitré**

Mon cher frère,

j'ay appris tant par récit commun que par la lecture des vostres comme vous este le bien venu par my les dames et que vous avés grande part en leur grâces, dont ja préande beaucoup qu'une seconde guerre d'entre les déesses ne se renouvele et tant leur versyparies et que vous ne donniés le pris à celle dont nous a parlé Madame La Perrière en l'envy des autres comme le méritant et digne de vostre service conbiens qu'il se présente deux corivaux

à deux taite vous pouvés panser, mais puis que vous avés destrement enporté les ailes du papegay à la jalousie de plusieurs, je me promets que les vollonté de ceste nimphe¹ se vont anvelopées sous vostre ensienne et drapau vous réservant le retete lorsque j'auray ce bonheur de vous voir, que je prie Dieu que ce soit bien tost, cependant vous baissant les mains et je demeure,

Mon bon frère,

*Vostre très humble et obéissante et
très afcionné seur et servante à
jamais.*

Eléonor Guérineau

A Touars, ce 2 juillet 1626

Et prie Dieu pour l'aconpliesment de vos désier et m'atant d'aler mien tost au noce.

Adieu mon cher cœur.

Archives nationales, 1 AP 658/Eléonore

**Sans date – Thouars
à mon frère Monsieur Guérineau
à Paris**

Monsieur,

Mon frère, je suis grandement aise de savoir vostre bonne arivé de par de là par la lettre de mon père, lequel m'a apporté un extrême contentement et prié Dieu qui vous y maintiene tousjours en sa garde. Celle-cy vous sera pour vous prié de prandre la paine de manvoir des patron de dantelle de Cambré colle aveque du fil. Je ne vous inportuneré davantage sachant bien que sy vous trouverié quelque nouveauté que vous m'en fairé participante, adieu,

Mon cher frère,

*Vostre très humble et très
obbisante seur et servante*

Eléonor Guérineau

Archives nationales, 1 AP 658/Eléonore

¹ Ce terme de nymphe, et l'allusion à la guerre entre les déesses fait présumer qu'Eléonore a entendu lire à haute voix en compagnie, l'Astré d'Honoré d'Urfé. La lecture à haute voix en famille ou entre amis est sous l'Ancien régime un des liens essentiels de la sociabilité. Roger CHARTIER, « Les pratiques de l'écrit », *op. cit.*, p. 146-154.

**Sans date – Thouars
à Monsieur mon frère monsieur Guérineau
à Paris**

Mon cher frère,

Je vous remercie très humblement de vos beaux patrons, et sera occasion que nous en airons de pariel à cette feste, de mesme pour les flambeaux nous réservons à nous en garnier lorsque vous serés le marié et à vostre parhoy en vostre chambre haute que nous voulons aussy garnier de choire de bajesseryes et somme extrêmement joyeux de vostre bonne santé et de ce que en bref nous aurons ce bonheur de vous voire pour vous conter des nouvelles, combien que Monsieur de Claigge vous peu dire des plus fraiche. Ma tante de Geiars ce recommande à vous cependant vous baissant très-humblement les mains sans oublier Madame Marthe, à laquelle je suis comme à vous,

Mon cher frère,

*Vostre très humble et très obisante
seur et servante à jamais*

Eléonor Guérineau

Archives nationales, 1 AP 658/Eléonore

**1629 – Thouars
à Monsieur Guérineau
Conseillé et segretère de Madame à Vitré**

Mon cher frère,

depuis que je eu honneur de vous voir, je et prouvé ce que sete du contentement d'une si chère conpanie d'un bon marrie, mais mon bonheur ne m'a guère duré, puis qui plaist à Dieu de me l'avoir si tost hauté². Je ne puis que le prié qui me veille me gardé mais bons amis qui me reste et vous et temps du nombre. Je viveré toujours en l'espérance de me dire juque au dernier soupir de ma vie,

Mon cher frère

Vostre très humble et très affectionné seur et servante

Eléonor Guérineau

² La correspondance de Samuel Guérineau nous apprend qu'au printemps 1629 il maria sa fille aînée Eléonore à M. de La Jarrye. Ce mariage fut de courte durée, M. de La Jarrye tomba malade dans les premiers jours du mois d'août, et en mourut. Dans sa lettre du 3 septembre 1629, Samuel Guérineau informe son fils Daniel de cette nouvelle. La lettre d'Eléonore est de ce jour ou de quelques temps après.

Puisque vous alez à Quintain³, il i aura moyen d'avoir de la belle toyle.⁴

Archives nationales, 1 AP 658/Eléonore

**1629 – Thouars
à Monsieur Guérineau
Conselié et segretère de Madame à Vitré**

Mon cher cœur,

je receu le Caintain⁵ que vous m'avés envoyée dont je vous remercie très humblement et de l'onneur que vous me faite de pensé en moy, ausi pouvé vous baien croire que je ne suis nay au monde que pour aubéir à vos commendement. Je vous aseure que le peu de grâce que je vous sauré la pleus grand part juque au dernier soupir de ma vie. Je vous dire qui liast du changement entre ma bonne amie et moy pour quelque chosse qu'elle a dit de nous et s'ent est alé chés Mademoiselle de La Bourdelière sent me dire adieu. Monsieur de Chenseroy est à Thouars et sera encore asez à temps pour estre serviteur de Mademoiselle de Grange. Le présidant s'ent est alé sent leur dire adieu et fort grans enemie. Set ce que je vous diré, après vous avoir assuré que je suis,

Mon bon frère,

*Vostre très humble et très
obisente seur et servante*

Eléonor Guérineau

Ma cousine de Ville vous baise les mains.

Archives nationales, 1 AP 658/Eléonore

Jean Luc TULOT

³ Marie de La Tour d'Auvergne après avoir vu au château de La Moussaye sa sœur Henriette qui venait d'épouser le marquis de La Moussaye, se rendit à Quintin pour tenter de mettre de l'ordre dans la gestion de comté excentré des autres possessions bretonnes des La Trémoille.

⁴ Quintin dans l'évêché de Saint-Brieuc, siège d'un comté appartenant depuis 1606 aux La Trémoille, était un centre de production de toiles de lin. Cf. Jean MARTIN, *Toiles de Bretagne. La manufacture de Quintin, Uzel et Loudéac (1670-1830)*, Presses Universitaires de Rennes, 1998..

⁵ La toile de Quintin demandée par Eléonore dans la lettre ci-dessus.

LA VIE DES PRIVAT DU LIEU DU COLLET DE DÈZE EN CÉVENNES

M. Raymond Vierende avait remis au Centre de généalogie protestante, il y a un certain nombre d'années, à la suite de ses recherches, et de la publication d'articles dans les cahiers, la transcription d'un document concernant la famille Privat.

Nous publions ci-après, la relation rédigée par un membre de cette famille concernant ses ancêtres. (ndlr)

* * * * *

"Narration générale comprenant depuis mil trois cents jusqu'en l'an mil six cents trente huit.

J'ai tant chéri et aimé mes ancêtres vivants que je ne puis les oublier morts ; et, bien que mes soins et travaux leurs soient inutiles, voire qu'ils ne s'en soucient plus, si est-ce pourtant que je veux me laisser tromper en me persuadant qu'ils auront pour agréable cette narration, que je dédie et conserve à leur mémoire ; et d'autant plus que, par ce moyen, leurs gestes et actions seront perpétués à l'avenir et garantis du vieillard Saturne, duquel grecs ont dit que, glout de faim extrême, il dévorait ses propres enfants.

Même cela aussi dois-je désirer, d'autant plus que leurs vies ont été en bonne odeur et leur action un exemple de vertu ; mais que sans les écritures, cela ne se perpétuerait pas à la fin dans les cours et les suites des années qui ne peuvent être adoptées que par l'histoire, laquelle est comme l'espérance.

La maîtresse des arts, la vie des mourrants,
le tableau des humains, miroir des ignorants
et de tous accidents messagère chenu
par qui la vérité des siècles est connue.

Plusieurs vieux documents nous apprennent que les Privat ont habité le présent lieu du Collet depuis fort longtemps et leur voie s'est entretenue de père en fils jusqu'à nous.

En l'an 1412, Raymond et Bernard Privat firent partage de leurs biens. Ils étaient enfants de Guillaume Privat et celui-ci fils d'autre Guillaume, tellement que remontant et mesurant le temps, les dits Privat ont vraisemblablement vécu là.

La conjoncture nous porte à croire que le dit Guillaume, aïeul, vivait environ en l'an de notre Seigneur mil trois cents, ce qui se confirme. Aussi de diverses pièces que nous avons en mains, qui nous conduisent jusqu'en l'an 1340 et desquelles on peut tirer un argument certain pour parvenir au 13^e siècle et encore beaucoup plus avant, de leur première origine et extraction ; et si ce Guillaume, aïeul, fut le premier qui se vint habiter au dit Collet, ou si

auparavant lui il y en avait d'autres, est choses si anciennes et si diversement sues, que nous n'avons encore peu demeurer d'accord de leur commencement, comme les habitants d'Egypte ne savent répondre de l'origine du Nil, le temps, qui comme un furieux torrent emporte et ravage, en ayant comme encerclé la mémoire et ravi les titres qui nous en pourraient donner connaissance certaine.

Il compte pourtant comme de tout temps ils ont été nobles, leurs femmes sorties des maisons nobles, seigneurs des places et portionnaires du château de Dèze, portant les mêmes titres et qualité que les autres nobles et conseigneurs du dit Dèze, une des plus considérable place et forteresse du pays des Cévennes, qui a été autrefois connue.

On tient, par une tradite (?) cabale, l'objet des armes de Rodrigou de Villandras, dont le mémoire est encore si familière au dit pays et en parle Jean de serres en la vie de Charles VII en l'an 1429.

Au reste qu'il avait des grands biens et richesses.

Au commencement, ne faisant qu'une maison et ensuite s'en firent plusieurs ; ici, au Collet, est demeurée celle de Monsieur Antoine Privat, mon très honoré père, qui est la souche, et celle de Jean Privat, seigneur de la Bastide, vivant aujourd'hui, descendu de Bernard Privat ; il en été fait un troisième par Simon Privat, seigneur des Abrits, duquel nous parlerons ci-après.

A Molières, proche du lieu du Collet, s'en fit un autre, qui a duré longtemps et de présent éteint.

Mais aucun des Privat du dit Molières, estant allés habiter en Provence, ils ont fait une grande et illustre maison au lieu des Baux sous le nom de Molières dont ils ont toujours retenu le titre ; et là sont sortis de très excellents personnages tant en théologie qu'en jurisprudence ; et me souviens d'avoir vu ici, au Collet, deux de cette maison de Molières venir tout exprès pour retrouver des titres à prouver leur noblesse, qui leur furent baillés par le dit seigneur de Privat, mon père, duquel l'un d'eux s'en servit pour être reçu comme il fut tôt après, en l'ordre des chevaliers de Malte.

Des Privat qui sont demeurés au Collet et dont les geste nous sont plus connus, il y en a eu des docteurs es lettres ; Jean Privat, qui vivait vers l'an 1420, a laissé un bien lisible manuscrit, où il y a plusieurs vers en grec, latin et français de sa façon, très beaux pour le temps.

Pierre Privat fur médecin de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, mère d'Henri le grand, et mourut à Navarrenx.

L'an 1564, Antoine Privat, mon aïeul, autre Antoine Privat, mon père, consécutivement Jean Privat, mon frère, ont eu chacun en leur temps des charges et offices honorables qu'ils ont exercés au champ de M. et de la justice, dont ils ont rapporté des éloges et témoignages proportionnés à leur valeur.

Savoir est à remarquer envers le long temps qu'il y a que nous subsistons au Collet, que depuis plus de trois cents ans sans aucune interruption, chose qui se rencontre rarement en

famille et qu'on ne voit arriver que fort peu, en quoi se démontre une faveur spéciale de Dieu, qui nous oblige d'autant plus à lui en rendre grâce immortelle.

Voilà en général ce que j'ai pu recueillir, par une si sombre antiquité, de l'origine et gestes des Privat qui servira d'avant-propos à mon dessein principal, qui est de représenter en particulier la vie de mes chers parents, frères, amis et compagnons que j'ai aimé vivants, regrette morts et desquels aujourd'hui je vénère la mémoire.

Narration particulière depuis l'an 1538 jusqu'en l'an 1639.

Mgr Antoine Privat, mon très honoré père, vint au monde en l'an 1538. Son père et son aïeul portaient le même nom d'Antoine.

Après le décès de celui-là, qui fut l'en 1553, quoique encore fort jeune, curieux de voir autre chose que le foyer de sa maison, il sortit de son pays natal et fit sa première retraite en la ville d'Avignon, où il prit quelques commencements aux lettres, séjourna sous le seigneur Fizandie, jurisconsulte à Nîmes, environ deux ans et il fit de bons progrès.

Il pensa à bonne heure à renouer ses affaires, qui avaient été fort décousues avant et après la mort de son père, et donna ordre à une infinité d'affaires qu'il se trouva sur les bras, tant au parlement de Toulouse qu'ailleurs.

L'an 1562 fut le commencement des guerres civiles et troubles en ce royaume pour les diversités nées au fait de la religion, donnant pour un temps trêve aux lettres. Il l'applique aux exercices militaires et témoigna les effets de sa valeur et de son courage en maintes occurrences.

En ce temps, monseigneur le prince de Condé, ayant surpris la ville d'Orléans, appelle à soi les forces de cette province de Languedoc qui l'allèrent joindre, vers le commencement du mois de may, sous la conduite des seigneurs de Péraut et autres capitaines, consistant seulement en 1200 hommes, qui se rendirent du Languedoc à Orléans sans aucun échec ni rencontre d'ennemi, bien qu'ils passassent entre des partis contraires. Même, tant l'assurance de ces gens était grande, tout le gros alla prendre une couchée au faubourg de Moulins qui était tous catholiques ; ni en cette ville ni au reste de leur chemin, ne se présenta aucun ni pour empêcher ou, pour le moins, contester leur passage, qui est une chose comme incroyable, vu le long chemin qu'ils firent et le peu de gens qu'ils étaient.

Le seigneur de Nemours les suivit quelques temps, mais il n'osa pas se hasarder au combat, voyant leur grande hardiesse et résolution.

Je rapporte ces circonstances sur le témoignage du seigneur de Larboux de la ville d'Alais, mon oncle d'alliance, qui étaient tous les deux dans ces troupes.

Le seigneur Privat demeura à Orléans, où ils entrèrent en l'armée du grand prince.

Durant ces premiers troubles, fut au siège de Paris et se trouva à la bataille de Dreux, livrée le 19 décembre 1562 et y perdit un sien frère nommé Blaize.

Cette bataille fut la première et la plus mémorable de celles qu'on eut données pendant les guerres civiles, tant par l'opiniâtreté et l'obstination qu'il y eu au combat, que pour les

diverses circonstances qui arrivèrent et remarquées au long par le seigneur de La Noue en ses discours militaires, que je lis d'autant plus volontiers que le dit seigneur Privat prenait un singulier plaisir en racontant et en faisant souvent naître le sujet, lorsqu'il était à deviser avec ses plus chers amis.

S'en revenant d'Orléans à Lyon, que par la langue devons vit naître, s'était déclaré un parti protestant avec quelques cornettes de cavalerie que le seigneur de Saint Auban, dauphinois y amenait ; fut fait prisonnier en la montagne de Tarraux aux rencontres qu'ils firent avec le seigneur de Nemours, où il y en eut plusieurs de tués, même le seigneur de Cardet près Anduze, renommé par la valeur et le courage.

Les guerres ayant pris plus longue suite, il demeura encore sous les lois militaires ou, de bien obéir, il apprit à bien commander, comme il montra depuis en diverses occasions.

En l'an 1569 il se trouva au siège du faubourg de Nîmes où s'était retiré le capitaine Astruc, lors de la prise de la ville, y commandant une compagnie de gens de pied, lequel siège dura trois mois, au bout desquels se rendit à composition, en laquelle aidèrent nos seigneurs de Montbrun, Mirabel, Griurnet, Lesdiguière et autres gentilshommes dauphinois venant de la bataille de Montcontour.

L'an 1574, commanda aussi une autre compagnie de gens de pied au secours de la ville de Montpellier, assiégée de troupes par monseigneur le connétable de Montmorency, sous le nom, pour lors, du maréchal Danville.

Les secours consistent en quatre mille gens de pied et 500 chevaux, où était le vicomte de Paulin contournant Bouillargues comme La Vaugrenelle priant Merle et autres capitaines sous la conduite du seigneur de Châtillon, lequel prit rendez-vous au lieu de Mauguio, à une lieue du Mas rouge, où le dit seigneur de Montmorency était logé ; d'où à soleil levé, il fit marcher tout le gros en forme de bataille vers le pont de Castelnau, devant et près duquel il y a une petite montagne de rochers rompus qu'on appelle Le Crès, où était logée la fleur de l'infanterie du seigneur de Montmorency, et ses cheveu-légers devers lui, dans le vallon, pour les soutenir.

Là, s'attacha un combat entre les deux partis, qui fut rude et opiniâtre, ayant duré plus de quatre heures, à plusieurs charges et reprises ; le dit seigneur de Châtillon, ayant combattu à pied avec le peu de sujets, en fut tel, que le dit secours entra et l'ennemi pensa à la retraite, laissant la place tapissée de plusieurs morts.

Incontinent, le dit seigneur de Châtillon fit sortir le canon du dit Montpellier, à la clarté de la lune, contre un fort ou l'église appela ses morts, fut emportée et tous ceux qui étaient dedans passés au fil de l'épée.

Il y avait environ 200 hommes, tous enfants de Gignac, qu'on y avait laissés comme dans le blocus le plus incommodant pour les assiégés ; d'où s'en suivit la délivrance de la ville qui, déjà réduite aux derniers abois par la famine et autres incommodités, que les assiégés souffrirent d'autant plus que constamment que le dit seigneur de Châtillon, en sortant de la ville durant le siège, les avait assuré que forts ou faibles viendraient au combat, ou pour lever le siège, ou pour venir leur donner les mains et les tirer de celles d'un ennemi sans pitié.

Mais, avant de passer à un autre point, je me sens obligé de rapporter ici une circonstance où paraît un fait remarquable du courage et vertu héroïque du dit seigneur Privat, qui l'accompagna toujours en la vieillesse n'eut point des avantages par dessus.

Comme les troupes furent assemblées et toutes choses préparées pour tourner tête à Montpellier, le dit seigneur de Châtillon, jugeant nécessaire d'envoyer une compagnie de gens de pied et d'élite pour fortifier Aigues-Mortes, ville maritime et de grande importance qui pourrait courir danger pendant cette occurrence, tant pour mettre la garnison suffisante que pour avoir l'ennemi si proche et, ayant de longue main parfaite connaissance de la probité et expérience du dit seigneur Privat, le voulut choisir surtout pour la garde de la dite ville, mais cette élection demeura sans effet pour n'avoir trouvé un homme susceptible.

Le seigneur Privat était bien d'une autre trempe et ne voulant pas, comme les Minéides chez Ovide, dédaigner la solennité de la fête [...].

A croiser paresseux ses armes. Au râteau au pays inutile.

C'est pourquoi il dit ingénieusement, avec le regret qu'il devait, qu'il était venu pour combattre et non pour aller garder des murailles, priant le dit seigneur d'avoir pour agréable qu'il suivit le camp partout où il irait, promettant pour lui et ses compagnons, tout devoir de gens de bien, sinon il le suppliait de trouver bon qu'il reprit le chemin ; ce qu'il désirait, plutôt que de se voir privé de la gloire qu'il espérait recevoir en une telle action ; tellement que le dit seigneur de Châtillon, voyant cette généreuse résolution, le loua et commanda un autre à sa place.

Dès l'an 1571 il avait convolé en mariage avec Mademoiselle Gilette de Faucon, fille de Jacques Faucon, viguier de Vézenobres, et de Mademoiselle Delpuech de Frimat, lequel Jacques Faucon eut pour ancêtres les descendants de la Maison de Falliot de Falconis, d'ancienne et noble extraction originaire de Florence ; venue et reconnue en France par leur grande et singulière vertu, dignité et charges très illustres qu'ils y ont exercées successivement, comme font encore, du moins le seigneur de Riz de Vézenobres, aujourd'hui premier président au parlement.

Devenant estimé vers un des grands personnages du royaume lequel a toujours retenu et vénéré le nom de Faucon ; de quel même fait foi une sienne lettre écrite au seigneur Touville pour le fait de Vateville mon chrétien, inséré dans le quatrième tome du "Mercure français" des années 1621 ; et autre du même seigneur à Monsieur Charles Faucon, son oncle maternel, jurisconsulte de Nîmes, lequel, étant à Paris en l'an 1605 eut le bien d'être connu du seigneur de Riz, qui l'honora depuis, de son amitié et bienveillance jusque là que de le vouloir obliger de se charger près de lui, promettant de lui prouver, comme il était bien en sa puissance, tous les avantages et faveurs qu'il eut pu désirer. J'ai pris cette lettre sur l'original écrite de la main du dit seigneur de Riz que, ni Abel de Faucon, frère du dit Charles, aussi mon oncle, m'a fait voir et plusieurs autres, égarées parmi les papiers, que les malheurs et accidents du temple ont fait changer en plusieurs lieux, qui m'a privé, après tant, d'en pouvoir retirer ses copies pour les rapporter ici.

La teneur est telle "Monsieur, j'ai été jusqu'à présent sans faire réponse à celle qui nous a été rendue de votre part, à l'occasion d'une grande maladie qui me tenait lors et m'a rendu absent de cette ville ; enfin étant de retour et sain grâce à Dieu, je n'ai voulu perdre cette occasion de vous assurer de la continuation de mon amitié, comme je n'en aurai autant de

vous en témoigner les effets et vous assurer que je suis votre affectionné serviteur, de Fauconis de Pavis, ce 12 janvier 1606".

Voyez la description des hommes illustres, où ils ont été logés en valeur bonne part, où l'on fait honorable mention de leur origine, extraction, du temps qu'ils vinrent en France et des dignités et grades qu'ils y ont eus.

Du mariage du dit seigneur Privat avec la dite demoiselle de Faucon, seraient issus trois mâles et cinq filles : savoir Jeanne, Jacques, Jean, Claude, Isabeau, autre Jeanne, Marie et Antoine, qui est seul reste de cette famille et a fait composer cette présente narration.

Les guerres s'étant apaisées, ils pouvaient allier affaires domestiques et particulières avec plus de facilité, de tranquillité ; sa maison étant ruinée, la fit rétablir et mettre en l'état qui sont, la fit faire renouveler avec beaucoup d'autres réparations notables en l'an 1610 et au mois de juin, il fut assailli d'une pleurésie, qui le fit coucher au lit mortel le 24 du dit mois, en la maison au lieu du Collet ; le deuxième de juillet suivant, envoyant son corps reposer au sépulcre de mes ancêtres et fit voler l'âme au céleste séjour.

Durant la maladie et jusqu'au dernier de ses actions, il témoigna une grande confiance en la miséricorde de Dieu ; comme il était proche de partir de cette vallée de misère, il appela la dite demoiselle de Faucon, Jean, Marie et Antoine, ses enfants, et leur aurait dit en substance qu'ils ne devaient s'attrister de sa mort puisqu'elle ne venait avant le temps ; qu'au contraire, qu'ils avaient à venir prier Dieu de ce qu'il lui avait donné si long âge qui passait celui qui est marqué par le pianiste et, s'adressant à Jean, lui recommanda en particulier le soin de toutes les affaires de sa maison, comme celui qui avait été nommé pour son héritier et exécuteur testamentaire de ces volontés, notamment le conjura de bien servir et honorer sa mère et par les bonnes consolations tacher d'adoucir les regrets que son décès lui causerait ; surtout nous aurait recommandé le service de Dieu et la religion en laquelle il nous avait nourris et, exténué et la-dessus se sentant défaillir et porté aux dernières périodes de sa vie, la larme à l'oeil, aurait pris congé de chacun en nous baisant et expira doucement sur les six heures du matin du dit jour deuxième de juillet 1610. Il fut enseveli le même jour au tombeau de ses ancêtres, au devant la petite église Saint Jean du Collet.

Il était de grand de stature, gris, le teint blanc, le visage long ; quant à son naturel, il tirait plus aux armes qu'aux lettres, bien qu'en son prime âge il ne les eut dédaignées.

Il vit mourir quatre de ses enfants. La première était Jeanne, première née, qui mourut à Vézenobres à environ les douze ans de son âge, Jacques en celle de 1590, Claude au berceau, autre seconde Jeanne l'an 1601 et le mercredi 23e de novembre ce qui lui causa de grandes afflictions renouvelées et renforcées par le nombre des accidents et lui demeura héréditaire mais singulièrement se montra sensible celle qu'il eut reçue par la mort de Jacques, qui était son aîné déjà en âge, ayant atteint l'âge de seize ans qui, par la force du corps et de l'esprit, faisant déjà concevoir et attendre beaucoup de ses actions et vertus ; certes, et à contretemps, le père ensevelit son fils, le fils a pour posthume son père.

Après le décès du dit seigneur Privat, le 19 avril 1614 mourut le dit Jean comme dirait ci-après et, le 26 avril 1624 la dite Marie à Peyremal veuve de monseigneur Izac Borne et le 30 décembre 1633 Isabeau à Vézenobres veuve de Monsieur François.

Etienne et sa fille ont laissé dix enfants, 6 mâles et 4 filles, Jeanne fut point mariée.

De Mademoiselle Gillette de faucon, ma très honorée mère

Les afflictions qui nous adviennent par la mort de nos parents et amis sont bien grièves et dures à supporter ; car encore que ça soit une chose ordinaire que de mourir, et si pourtant que les hommes se laissent bien souvent emporter hors d'eux mêmes aux rencontres de tels accidents ; de quoi la patience de Job et le prophète David nous fournissent des exemples remarquables.

La dite demoiselle de Faucon en fut tellement susceptible et les mouvements l'agitèrent si fort, que dès qu'elle se vit privée de la compagnie du dit seigneur Privat, son mari, elle ne pensa plus au monde et le reste de ses jours ne fut qu'un tissu et accroissement de douleurs.

Elle avait demeuré environ quarante ans avec son mari, avait eu un bon nombre d'enfants, une amitié égale et telle qu'elle peut désirer entre eux mariés, tellement qu'il ne peut se dire combien la séparation fâcheuse et difficile à porter ; et de vrai, il n'est ronce si dure que molie ne pleura d'une telle aventure.

Elle attrista en telle façon la dite demoiselle de Faucon, que en tomba malade au mois d'octobre 1610 et n'en fut pas relevée, qu'une autre la prit la suite au mois de mars 1611 et la serra de si près que les remèdes humains, étant inutiles au corps, Monsieur Pantel, ministre de Dieu, fut appelé pour en donner de salutaires à l'âme.

Dieu permit que la maladie le reçut et Pares la délivra des misères de cette vie pour la mettre en possession d'une plus heureuse ; ainsi elle finit ses langueurs le 1er juin 1611 en sa maison natale, au lieu de Vézenobres.

Regrettée de tous et notamment de ses enfants, auxquels un peu auparavant que mourir elle recommanda à part la crainte de Dieu, de demeurer toujours en bonne et cordiale union, s'assister les uns les autres et rendre tous devoirs des bons frères et à leur propos exposa de combien d'accidents avait été traversées les affaires du seigneur de Privat, son mari, combien de peine et de travail il avait eu pour rétablir et remettre la maison, que cela les devait d'autant plus obliger de la bien conserver et entretenir, priant Monsieur Faucon, son frère aîné, que comme il lui avait toujours été bon frère, qu'ainsi puisse continuer cette même affection à ses enfants, que déjà n'ont ni autre refuge ni support qu'en lui quant à les garder.

Demoiselle Delphine de Firmas, sa mère elle croyait bien n'être pas nécessaire de la lui recommander davantage, sachant combien il l'avait toujours honorée et servie et qu'elle savait qu'il en userait ainsi à l'avenir, sur cela elle perdit la parole et nous laissa à tous matière de pleurer et comme la perte nous était commune, aussi nous mêlames nos larmes, nos sanglots et soupirs.

Elle était de moyenne taille, le teint, les yeux tirant sur le brun, le visage rond, les joues vermeilles, un beau et large front, sujette à une migraine qui l'affligeait fort mais hormis cela, bien saine, exempte de toute autre maladie, au reste docile, d'une singulière vertu, la demoiselle de Firmas était déjà fort avancée en âge et cet accident, qui lui fut des plus sensibles, lui donna une terrible secousse ainsi que santé en fut fort ébranlée et ne survécut guère après ; étant décédée au 16 avril 1617.

Monsieur Jean Privat, mon très cher frère

Il avait naturellement une grande inclination aux lettres et si son esprit eut été de bonne heure cultivé pour l'art et la science, il est certain qu'il eut réussi à une grande perfection ; il en fut pourtant destitué, mais comme c'était un homme qui détestait le repos et ne se plaisait qu'en l'action, qui avait un esprit vif et la mémoire heureuse, ainsi par l'usage il acquit en peu de temps une grande connaissance et la discussion et maniement des affaires de ce monde et reconnut que la science, qui s'apprend par l'expérience, est appelée à bon droit eau vive et de source. Il a excellé en sa profession et plusieurs ont profité de ses écrits et exemples.

Il voyagea en diverses provinces, négocia plusieurs importantes affaires, dont il s'acquitta avec beaucoup de dextérité et circonspection, faisant reluire à travers une intégrité et prud'homme singulière qui l'ont rendu recommandable ; voyant la vieillesse de ses pères et mère il se rendit près d'eux et leur rendit les devoirs d'un bon fils.

Au mois d'avril 1614, il fut assailli d'une fièvre continue, s'alita le neuvième du dit mois et en la nuit, s'étant montrée violente, il fut [...] le cours de la maladie, mais Dieu en avait ordonné autrement ; Monsieur Faucon de Vézenobres, oncle maternel du seigneur Privat, le vint voir et le trouva fort travaillé et abattu ; mais comme on soulage les malades en leur proposant la santé, ainsi il lui dit "Vous n'êtes pas si mal que je croyais et espère que bientôt vous serez remis, moyennant l'aide de Dieu, l'assistance duquel il fait toujours implorer, car c'est lui qui donne et ôte le mal comme bon lui semble" ; peu de jours après, le seigneur Faucon, voyant le progrès de la dite maladie témoigner une prochaine fin, aurait doucement fait couler quelques paroles au dit seigneur Privat pour le disposer à l'éternité, sans néanmoins lui donner connaissance du danger où l'on le voyait ; nonobstant quoi il fit remarque que l'ouïe de ses paroles lui apporta de pleine face quelque étonnement et cela vérité puisque c'est une démonstration de la mort vert laquelle je jugeais bien qu'on le voyait approcher, ne pouvant être autrement, car il est certain que tout homme ont naturellement le désir de vivre, fuir et entrer [...] la destruction de leur être ; mais après la méditation la condition de l'homme dont la vie, comme nous en juge Job, est de peu de durée et remplie de tourments, il sort vert comme la fleur est coupée et sans fruit comme l'ombre et ne reste point.

Il aurait reçu en fort bonne part cette proposition comme étant un moyen pour le décharger des affaires de ce monde, afin de mieux penser à celles du salut et aurait témoigné aucun regret de n'avoir en cela imité l'exemple de son père qui, en sa plus grande santé et longtemps avant que mourir, avait créé pour rien et avait lui même mandé venir et appelé nombre de témoins et devant eux déclaré et devisé sa volonté et ordonné de ses biens comme et contenus en forme authentique.

Sur la mi-nuit du lendemain, n'ayant appelé et s'étant levé en sursaut, me parla en cette sorte : la maladie qui me détient est si violente et la fièvre si opiniâtre à me quitter, que je ne crois pas pouvoir relever. Il semble bien qu'il fallait regarder au corps humain que mes jours seraient trop brefs car mon âge n'accomplit pas 24 ans, mais puisqu'il plaît ainsi qu'il vient de sa main, étant assuré que s'il frappe, il guérit et que s'il fait mourir, il fait incessamment revivre.

On a conversation en ce monde à toujours et en homme de bien et ne m'est jamais advenu d'avoir fait autrement qui donne tant soit sujet de plainte à personne, de quoi nous avons tous matière de louer Dieu.

J'ai toujours regardé et suivi l'exemple de notre très honoré père, la mémoire duquel je te prie n'en subir jamais, après s'être lui-même consolé il me consola lui-même, me remontrant que, quand Dieu voudrait l'appeler, nous devrions être contraints au moins que cette affliction fut médiocre et ne passa en excès, car cela c'était ignorer la doctrine de la résurrection à laquelle gît toute notre espérance, parla particulièrement des affaires de notre maison et donna de bonnes instructions pour la direction et conduite d'icelle et jours suivants.

La maladie s'augmentant grandement et les médecins la jugeant mortelle, et comme il commençait à tomber vers la fin, le seigneur Faucon s'appliqua à l'admonester de son salut, en quoi il se permit principalement des plus beaux passages de la Sainte écriture qu'il rapporta fort judicieusement à leur sujet, comme pleins de consolations, dont je remarque quelques vers qui sont cotés en marge et rejoints en versets de l'ode monseigneur de Debeyx en notre siècle,

"O Dieu, si tu veux,
je sais que tu peux
me tirer d'ici.
Mais pour cette heure,
si tu veux que je meure,
je le veux aussi."

En continuant, voyez-vous se dit-il, ce grand personnage qui, estant travaillé d'une grande maladie, n'a pas néanmoins succombé sous l'appréhension de la mort ; au contraire, comme il venait de déclarer, il la désire avec véhémence pour n'être plus longtemps dans les afflictions et incommodités de cette vie et forme des regrets lorsqu'il rencontre ses esprits et retourne en convalescence et finalement, il se remet à ce que Dieu voudra ordonner de lui.

Nous en devons faire de même et nous assurer sur les vérités de ces paroles de l'oracle qui, soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous mourions.

Le pasteur des seigneurs Privat, mandé de venir à la place du seigneur Guion, ministre de ce lieu, il aurait aussi contribué à ses prières et consolations, lui aurait opéré efficacement et tiré de la bouche du malade ces paroles en substance que la mort ne lui donnait point de tourment sachant qu'elle est ordinaire à tous les hommes, qu'il y avait longtemps qu'il l'avait envisagée depuis que les deux maladies qu'il avait eues à Toulouse, qui lui avaient fait voir le bord du tombeau, l'avaient assez fait répondre qu'à la vérité, il ne pouvait dissimuler plusieurs regrets qui l'affligeaient, d'autant plus que la choses regardait ses frères et soeurs que son père lui avait étroitement recommandé et qu'il voyait la nécessité qu'ils avaient de son assistance en l'état et l'âge où ils étaient. Ajouta à cela qu'il se sentait obligé en tant de façons au dit seigneur Faucon pour les effets de son affection et bienveillance singulière dont il l'avait toujours honoré, qu'il emportait avec soi un invincible regret de ne pouvoir plus avant continuer ses services, le suppliant puisqu'il le voyait privé de pouvoir [...] et contemplation de ses désirs ; sur quoi le dit seigneur Faucon lui dit qu'il louait sa résolution et rendait grâce à Dieu, l'exhorta de demeurer en icelle et éloigner ses regrets et sollicitations terriennes, puisqu'ils étaient inutiles et ne servait de rien, déclara l'affection qu'il lui portait et donna l'assurance que, quand Dieu le voudrait appeler, elle ne servirait pas pour mais la ferait passer à ses frères et soeurs, desquels il aurait autant de soins qu'il saurait porter ; de quoi le dit seigneur Privat tellement aurait été satisfait que de cette heure, il aurait fait délaissement de tout ce qui le retenait à la terre et recherché le chemin des cieux par les prières et oraisons

dont il avait même avec beaucoup de zèle et ferveur, s'écriant une fois : "Mon Dieu aye pitié de ma pauvre âme et la reçois en ton paradis céleste au nom et en la faveur de ton fils bien aimé Jésus Christ, notre sauveur", et, d'autres fois "Seigneur lave-moi et nettoie au sang de ce grand rédempteur qui l'a répandu pour les pauvres pécheurs, afin que je compare devant ta face comme portant témoignage".

Le vendredi 18, il s'employa à prendre congé de ses amis, qui étaient près de lui, chose lamentable, voyant leurs embrassements, leurs baisers et leurs pleurs ; le seigneur des Abrits, était absent, étant en la ville de Sauve, qu'il désirait fort de voir et pria la demoiselle des Abrits, son épouse, de lui porter son dernier adieu et le conjurer auprès de lui de l'entière amitié qu'il aurait toujours gardée ferme et inviolable et le lendemain 19^e du dit mois d'avril 1614, la mort commença de paraître, déjà les ombres d'une triste nuit l'ayant environné.

Le dit seigneur Faucon qui était là, ne voulant pas se trouver au pitoyable spectacle de la ruine de son corps et tout esprit de regret, sortit la larme à l'oeil, prit congé : Adieu se dit-il, Privat je ne te verrai plus jamais.

Il est à savoir que l'affliction lui procura en telle façon qu'il lui fit prononcer ces paroles même délia en une plus grande tranquillité quoique il soit de ceci peut sortir cette question à savoir mort si en l'autre vie nous nous entre-reconnâtrons c'est pourquoi plaidant en l'histoire de l'état de la religion et en la marque L.L.L.XVI infinie : reportant l'opinion de Thuel ce qu'il en discourut pendant sa maladie, écrit ainsi que se trouvant fort affaibli ne laissa pas de dire et de soupirer avec les autres, durant les soupirs parla de Dieu les choses et entre autres si en la vie éternelle nous nous reconnâtrions l'un l'autre et comme les assistants désiraient grandement donner son avis qu'est il advenu à Adam dit-il, il n'avait jamais vu les mains quand Dieu le formait, il dormait profondément, étant réveillé il ne demanda en la voyant qui est-elle ou d'où elle vient, mais il dit que c'est la chair de sa chair et l'os de ses os comme le pourrait-il savoir certes il parlait ainsi étant plein du Saint Esprit et ayant vraie connaissance de Dieu ; en semblable nous serons renouvelés et l'autre vie par Christ nous reconnâtrons nos parents femmes et enfants tant plus parfaitement qu'Adam ne connu.

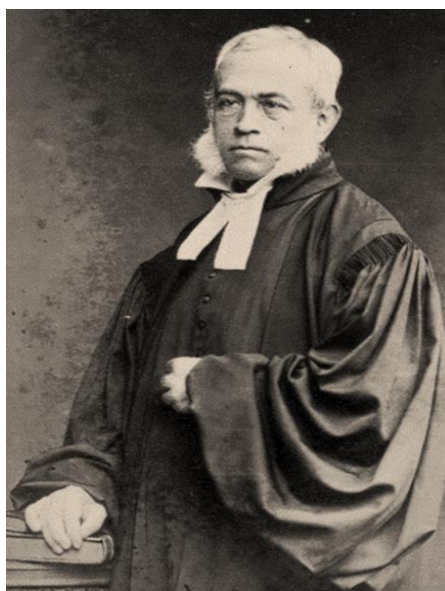
Cette digression m'a un peu emporté hors de mon sujet lequel je vais reprendre mais hélas pour le finir par une triste et déplorable catastrophe, le malade au bout de quelques temps ayant repris la parole aurait encore voulu voir le seigneur Faucon, lequel étant revenu, il le présenta derechef au seigneur Privat, icelui tout bassement et d'une parole mourante lui aurait fait son dernier adieu qui aurait fini son dernier soupir ayant paru rendu l'âme au ciel pour y jouir du repos éternel et laissant son corps en départ en la terre jusqu'à l'heureuse et glorieuse résurrection et mourut le dit jour 19^e avril 1614, environ le soleil couchant. Le lendemain fut enseveli au cimetière vieux dut Collet, tombeau de ses pères.

Ressemblait fort et quant au corps qu'au visage à Monseigneur Privat son père, de douceur admirable.

Comme le seigneur des Abrits à son retour de Sauves apprit la maladie du seigneur Privat, qui l'obligeait de s'en venir à grande trote, mais trouva qu'on avait déjà porté le corps au cimetière et fut présent quand il fut inhumé et arrosa le cercueil avec ses autres amis de ses pleurs et de ses larmes ».

Raymond VIERNE

Louis LIEBICH
(1824-1910)
DE STRASBOURG A ORAN - PASTEUR ET LINGUISTE



Nous reproduisons ci-après le texte de la conférence donnée le 4 décembre 1982 à Nîmes par le Pasteur Henri Braemer, annoté, et illustré par son neveu Joël Justamon (ndlr).

* * *

Il n'est pas simple de présenter rapidement la vie et l'œuvre du pasteur Liebich. Il faudrait dire les nostalgies du poète célébrant une patrie lointaine, l'odyssée du linguiste navigant parmi les écueils, l'érudition de l'amateur d'histoire... Il faudrait sans cesse revenir au pasteur bilingue capable d'accompagner aussi bien les déracinés que les enracinés et au chef d'une lignée qui compte, en 1982, quarante-cinq descendants vivants⁶.

Une autre approche consisterait à suivre le triple itinéraire parcouru par Louis Liebich au cours de sa longue existence :

- **Itinéraire géographique**, de Strasbourg à Oran, du 49 Grandes Arcades au 46 boulevard Sébastopol, avec un ancrage cévenol qui dura dix-sept ans.

⁶ En 2015, ce nombre est de quatre-vingt-deux descendants vivants.

▪ **Itinéraire spirituel** : le pasteur Liebich est un exemple de la variété des centres d'intérêt qui ont personnalisé le ministère des pasteurs du XIX^e siècle, en même temps qu'ils pouvaient les en distraire.

▪ **Itinéraire culturel** : c'est souvent à ces options que les humbles desservants d'une petite paroisse ont dû une certaine notoriété. Pour Liebich linguiste, cette notoriété est durable. Entre autres témoignages, je citerai celui de Jean-Noël Pelen, co-auteur du *Temple cévenol*, qui m'écrivait en réponse à une demande de bibliographie : *Cela me fait quelque impression d'entrer en contact avec un arrière-petit-fils de Louis Liebich, nom pour moi prestigieux.*

LA PETITE PATRIE : L' EMPREINTE STRASBOURGEOISE

Né sur les bords de l'Ill le 24 octobre 1824, Louis Gustave Liebich reçut d'abord l'empreinte de la famille. Son père, Chrétien Louis Liebich, né en 1782 à Strasbourg, *tient magasin de fourrures et de casquettes en tous genres et du dernier goût*. Le magasin est au centre de la capitale alsacienne. Son enseigne, *Au Léopard*, est reproduite sur une petite feuille publicitaire bilingue. Au premier plan, un splendide léopard qui a l'air très doux, et tout disposé à devenir une descente de lit. Au second plan, des pyramides sur un paysage de savane, et deux ou trois personnages de race noire ; dans l'angle, quelques palmiers. Comment ne pas désirer une expérience africaine, quand tout petit, le quotidien est placé sous le signe de la faune, et de la végétation d'outre-Méditerranée ?

Un pelletier a deux soucis principaux : se procurer des peaux dignes d'être travaillées, et fabriquer les fourrures qui seront présentées au magasin. Il est souvent absent en direction de l'Allemagne ou des pays baltes. C'est au cours d'un de ces voyages que meurt à Mannheim le pelletier des Grandes Arcades. A cinquante-six ans, il laisse un fils qui porte le même prénom que lui, Louis, quatorze ans, et une fille Henriette Elisa Liebich, âgée de quatre ans⁷.

⁷ Depuis cette conférence, j'ai découvert que Chrétien Louis Liebich avait eu en réalité, six enfants : deux décédèrent en bas âge (Gustave Henri, 1828-1830, et Constant, 1831-1833). C'est donc quatre enfants qui restèrent à la charge de sa veuve. Outre Louis, l'aîné, et Henriette, il y eut aussi Albert, né en 1826 qui sera capitaine et chef d'escadron en Algérie, et Victor, né en 1831 qui sera aussi officier.

Chrétien Louis Liebich était le fils de Philippe Chrétien Liebich, lui aussi pelletier à Strasbourg, et de Marie Marguerite Ziegenhagen, lointaine descendante du premier pasteur luthérien de Hambourg. Henriette Farny était la fille de Léonard Farny, brasseur à Strasbourg puis à Guémar, et de Frédérique Salomé Boeswillwald. (note Joël Justamon)



Sa veuve, Henriette Farny n'a pas assumé la gestion du magasin. Elle n'était probablement pas strasbourgeoise, et devait se retirer avec sa fille à Ingwiller, à cinquante kilomètres au Nord-ouest de Strasbourg⁸. Elle ne parlait que l'alsacien. Son fils n'oublia jamais que sa langue maternelle, au plein sens du terme, était ce dialecte auquel toute sa vie il consacra recherches, et approches savantes. Louis Liebich aimait à citer une phrase de sa mère : - *N'est-ce pas, Louis, que l'alsacien est la plus belle langue du monde ? Au moins on la comprend.*

Métier du père, et raisons de santé firent que Louis fut dès 1832, à l'âge de huit ans, mis en pension à la campagne. Il resta trois ans au presbytère du pasteur Schaefer à Reitweiler⁹, à vingt-cinq kilomètres au Nord-ouest de Strasbourg. Il revint au chef-lieu pour entrer dans le secondaire, suivant les cours de la pension Goguel, puis ceux du Collège royal. Il termina sa préparation au baccalauréat au Gymnase protestant, dit officiellement "École ecclésiastique de Strasbourg", pépinière de pasteurs. Il fut reçu au baccalauréat le 11 août 1843 avec une bonne formation d'humaniste¹⁰.

Après une sorte de propédeutique, il entra à la faculté de théologie de Strasbourg. Le corps des professeurs s'était lentement renouvelé. La plupart de ceux qui enseignèrent entre 1843 et 1849 ont laissé un souvenir plus qu'honorable. Leurs noms éveillent encore un écho dans le protestantisme. Les voici : Bruch, Fritz, Matter, Édouard Reuss, Wilm, Redslob, Stahl, Jung, Schmidt, Cunitz. La plupart d'entre eux avaient reçu un enseignement ou un complément de formation en Allemagne, auprès des maîtres incontestés de la théologie protestante, incontestés pour le niveau intellectuel, mais souvent très contestés sur le plan dogmatique et de la piété.

La langue française étant mieux connue que naguère, et beaucoup d'étudiants ignorant complètement l'allemand (un tiers en 1848), les cours en français se multiplièrent. Ce fut également une période faste pour l'histoire des églises d'Alsace.

Notre Louis Liebich raconte comment il entra dans ce qui devait devenir sa spécialité : *Lorsque j'entamai en novembre 1843 mes études universitaires et assistai aux excellentes conférences du professeur Stahl, mon attention se porta sur l'alphabet sanscrit qui dispose d'un signe spécifique pour chaque son, ainsi que pour la longueur ou la brièveté de la voyelle. J'étais curieux de voir le résultat de l'application de ce principe à notre dialecte*

⁸ En réalité Henriette Farny était bien née à Strasbourg en 1801. Après la mort de son époux elle est devenue institutrice à Ingwiller où sa fille Henriette Élisabeth est décédée en 1863. Elle ira rejoindre son fils Henri Albert à Bordj Menaiel en Algérie où elle décèdera le 26 juillet 1875. (J. Justamon)

⁹ Reitweiler, aujourd'hui Reitwiller, fait partie de la commune de Berstett. (J. Justamon)

¹⁰ Dans une note, Charlie Pellet, petit-fils de Louis Liebich, écrit que son aïeul était un érudit lisant le grec, et l'hébreu dans le texte. (J. Justamon)

strasbourgeois et réussis à trouver, après quelques tâtonnements, les douze voyelles principales. Il se fabriqua ensuite un système phonétique. Nous y reviendrons.

Le diplôme de bachelier en théologie de Louis Liebich porte une signature manuscrite qui est tout un programme. Le ministre au département de l'Instruction publique et des Cultes, grand-maître de l'Université de France est en 1849, un certain Falloux, appelé à ce poste par Louis-Napoléon Bonaparte, lequel devenait le 2 décembre 1852 l'empereur Napoléon III.

Avant de conquérir ce diplôme, Liebich avait vécu les événements politiques qui installèrent une éphémère Deuxième République. Dès que la proclamation de la République à Paris, le 25 février 1848, fut connue à Strasbourg, les étudiants en théologie, qui se disaient entravés par la discipline du séminaire, furent au premier rang des manifestants. Ils avaient entonné la Marseillaise en plein cours, s'étaient enrôlés dans la garde nationale et avaient adressé des "sommations aux citoyens professeurs". Liebich était-il encore au séminaire ou, lassé par des années d'internat, avait-il, aidé par des cousins, pris une chambre en ville ? Nous avons de lui un poème en alsacien, daté de 1847, et dédié *A ma vieille gouvernante*, qui laisse penser qu'il avait, avant la Révolution, choisi la liberté.

Une année de vicariat dans un village qu'il connaissait bien, Reitweiler, le remit en contact avec la campagne alsacienne, et avec des amis d'enfance. Sur une photographie de cette époque, le jeune ecclésiastique pose en redingote, et des favoris le rendent presque vénérable mais soulignent aussi sa mauvaise mine. Son médecin le trouve suspect au point de vue pulmonaire, et lui conseille le Midi. Il fait une suffragance à Saint-Jean-du-Gard, peut-être une autre à Ganges auprès du pasteur Nines.

C'est alors que les luthériens alsaciens pensent à lui pour une création de poste à Bône (Algérie). Ainsi seront conciliées les prescriptions médicales, et la desserte de nombreux Alsaciens, Allemands, Suisses alémaniques qui, depuis vingt ans, avaient émigré dans cette tête de pont européenne en Afrique et qui, quelques-uns du moins, souhaitaient la présence d'un pasteur bilingue.

Cet Alsacien si conscient de son appartenance à "la petite Patrie" allait passer soixante ans hors d'Alsace, n'y faisant que quelques brèves apparitions. Pas un seul jour il ne cessa d'y être en pensée, entretenant un discours intérieur en dialecte strasbourgeois. Étrange et

bienfaisante
symphonie !





PREMIÈRE PÉRIODE ALGÉRIENNE : BÔNE ET PHILIPPEVILLE 1851-1857

A moins de se réclamer de Saint-Augustin, évêque d'Hippone à la fin du IV^e siècle, et au début du V^e, il n'y avait jamais eu de pasteur dans ce comptoir d'Afrique du Nord que les Français appelaient Bône. Une présence protestante à structure d'église s'organisait déjà à Alger (1834), à Oran (1842), à Blida (1849), maintenant à Bône (1850), bientôt à Philippeville où en 1854 Louis Liebig succèdera au pasteur Curie qui avait inauguré le poste en 1844.

Le ministère pastoral en Algérie était alors très dur. La conquête avait été marquée par de terribles combats, et par des méthodes de pression qui devaient se renouveler lors du dernier conflit. Les anciens soldats étaient encore traumatisés par les violences subies ou provoquées. Avec eux, des immigrants européens qui avaient réussi, et d'autres en pleine

détresse matérielle et morale, des déportés politiques, des commerçants, et des hommes d'affaire.

Le pasteur Liebich, bien seul devant ce qu'il faudrait faire, a exprimé sa détresse dans un poème en allemand intitulé : *Première fête de Noël en Afrique*. Il évoque d'abord un Noël en Alsace :

*La foule pieuse des Chrétiens est assise en rang serrés
Car pour effacer à jamais notre péché
Le Fils éternel s'est offert aujourd'hui, incarné ...*

Puis il se retrouve soudain en Afrique :

*Ainsi la nostalgie de la maison du Seigneur en fête
M'a ramené de loin dans mon pays.
Ici, l'œil n'aperçoit rien de Jésus,
Il ne voit que l'épouvante et l'horreur du paganisme chrétien.*

Que faire pour conjurer ce mal du pays ?

D'abord, reprendre ses travaux sur le dialecte alsacien. Il écrit : *Comme je vivais loin de mon pays depuis 1851, la résonance et les sons de ma patrie et de mon dialecte me devinrent de plus en plus chers. Sans cesse, se présentèrent de nouveaux phénomènes [phonèmes ?] méritant d'être enregistrés, si bien que je me suis enfin décidé en 1852 à rédiger une grammaire formelle du sous-dialecte strasbourgeois. Je la réalisai bientôt dans ses lignes principales. Parallèlement, je consacrai un paragraphe spécial à chacun des autres dialectes alsaciens que je connaissais. Plus tard, je me risquai encore plus loin. Sur les conseils des professeurs Fritz et Reuss de Strasbourg et Auguste Stoeber¹¹ de Mulhouse, j'introduisis en 1856 la langue moyenâgeuse de façon beaucoup plus précise qu'auparavant dans le cadre de mes recherches et, sur la demande de Stoeber, le restant des dialectes alsaciens avec toutes leurs particularités. En 1857, je rassemblai les résultats acquis.*

Au lendemain de ce Noël 1851 assez dramatique pour l'expatrié, une seconde évidence s'impose au jeune pasteur : c'est le moment de se marier. A ce moment-là, les hommes prennent une épouse entre vingt-huit et trente-cinq ans. Va-t-il demander la main d'une Alsacienne ? Non, il fixe son choix sur une méridionale. Probablement avec l'aide du pasteur de Ganges (Hérault), il est agréé par une jeune cévenole, Sophie "Caroline" Esther Peladan, originaire de Saint-Étienne-Vallée-Française en Lozère, mais fixée à Ganges¹².

¹¹ Auguste Stoeber est un cousin issu de germain de Louis Liebich par la famille Ziegenhagen. (note de J. Justamon).

¹² Dans le numéro spécial du *Courrier du Dimanche* sorti à l'occasion du centenaire du protestantisme en Algérie en 1930, on peut lire à la rubrique "l'Église de Bône" que parmi les premiers conseillers presbytéraux il y avait un nommé Peladan. Il s'agit d'un frère de Caroline, Louis Antoine Marie Ferdinand Peladan qui était géomètre à la Direction de l'Intérieur à Bône (puis à Constantine). Est-ce ce frère qui a fait connaître Caroline à Louis Liebich ou bien est-ce le pasteur Nines, lors de la suffragance à Saint-Jean-du-Gard qui a été l'entremetteur comme cela se faisait couramment à cette époque ? Des enfants d'un autre frère de Caroline, Jules Casimir Augustin, celui qui est témoin à son mariage, viendront aussi s'installer en Algérie plus tard. Louis et Caroline ne sont donc pas isolés en Algérie : Louis a



temple de Ganges

Le mariage eut lieu le 11 août 1852 dans la petite ville où résidait la fiancée. L'acte de mariage nous permet de reconstituer la cérémonie civile. Pas d'Alsaciens ! La mère de Louis Liebich a envoyé d'Ingwiller, par une procuration datée du 19 janvier 1852, son consentement au mariage. Caroline Peladan, elle, est entourée par les siens : son père Antoine Peladan, propriétaire à Saint-Étienne-Vallée-Française, sa mère, née Louise Marie Ausset, son frère Jules Peladan, cultivateur âgé de vingt-quatre ans, même domicile. Ce dernier est témoin pour sa sœur. La profession des autres témoins n'est pas moins instructive. Amis des époux, ont signé : P. Gairaud, faiseur de bas, Vidal Chabert, chapelier, Jean Nines, pasteur protestant, tous trois représentatifs de la communauté protestante de Ganges, et de l'activité industrielle qui faisait la réputation de la petite ville. Cette journée du 11 août 1852 était le point de départ de près de soixante ans de vie commune et, implicitement pour l'Alsacien, une renonciation au retour au pays natal.

Troisième résolution presque aussi importante que les précédentes : Louis Liebich va s'abonner à une revue stimulante pour l'esprit. Et il la choisit de langue française. Informé de la création d'une Société de l'Histoire du Protestantisme Français, il envoie immédiatement son adhésion. Il est le 825^{ème} souscripteur sur environ 1500 adhérents, et jusqu'à sa mort, il recevra le Bulletin, le lira, l'annotera, enverra des communications.

Sous l'impérieuse présidence de Charles Read, haut fonctionnaire du ministère des Cultes, puis chef du contentieux de la Ville de Paris, les abonnés se sentent mobilisés pour la recherche de documents, le sauvetage des archives familiales, le rétablissement de la vérité sur le protestantisme quand les cléricaux le calomnient. En 1865, Charles Read s'effaça

deux frères Albert, et Victor qui finissent leur carrière d'officiers en Algérie ainsi que sa mère, et Caroline y a aussi plusieurs membres de sa famille. (J. Justamon)

devant un président plus jeune. Il se consacra alors à *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*. Son pseudonyme : Carl de Rach (Charles le Téméraire) est tout un programme ! Après cent-trente ans, le Bulletin qu'il a fondé reste une des meilleures revues historiques de notre pays.

1857 : Liebich va quitter l'Algérie pour le pays de son épouse, mère de deux petites filles, Élisabeth et Amélie. Il a échappé à la tuberculose pulmonaire mais il revient en France paludéen, et asthmatique. Il est aussi plein de projets : le dialecte alsacien bien sûr, mais une autre intention l'habite. Il écrit à Charles Read : *Il est un projet que je n'ai pu exécuter dans l'église où je me trouvais mais que je veux réaliser enfin prochainement dans celle où je suis appelé : c'est de faire à mes catéchumènes un cours régulier d'histoire du protestantisme français. Je considère ce cours comme essentiel et j'ai à cœur de l'entreprendre. Les publications de la Société me seront bien utiles et j'espère la servir par ce moyen.*

Le ministère des Cultes venait de créer un poste de pasteur dans la haute vallée du Gardon de Saint-Germain à Saint-André-de-Lancize en Lozère. C'était désormais une église dressée d'environ 5 à 600 âmes qui bénéficiait d'un ministère à temps complet. Madame Liebich, et son mari allaient se trouver à proximité de Saint-Étienne-Vallée-Française, berceau de la famille Peladan.

LA PÉRIODE CÉVENOLE ou LE LINGUISTE EN LANGUEDOC

- Saint-André-de-Lancize (Hautes Cévennes) : 1857-1861
- Saint-Maurice-de-Cazevieille (Gardonnenque) 1861-1874¹³

Si l'Algérie, au pied de l'Edough, ne ressemblait pas à la plaine d'Alsace, la Lozère ne ressemblait ni à l'Algérie, ni aux Vosges. Le paysage du pays des Camisards est célèbre avec ses vallons, ses ravins, ses hameaux terriblement isolés. Un bon connaisseur des Hautes Cévennes, et de leur passé, nous écrit : *Les communications entre les vallées sont très difficiles. Les villages sur la hauteur (Le Pompidou, Barre des Cévennes et Saint-André-de-Lancize) jouent le rôle de lieu de rencontre, principalement les jours de foire. Dans la commune de St-André, les foires, des Ayres, fonctionnent comme lieu d'embauche pour les travaux saisonniers (fauchaisons et surtout ramassage des châtaignes). Ce sont les trois "loues des Ayres", dont le grand loue au début de l'automne. Les « châtaigneurs » portent au*

¹³ D'après un article sur le protestantisme en Algérie paru dans la revue n°79 de l'association GAMT (Généalogie Algérie-Maroc-Tunisie) Louis Liebich aurait été pasteur à Cherchell de 1867 à 1874. Mais la notice parue le 17 janvier 1890, au moment du départ à la retraite de Louis Liebich dans *le Courrier du Dimanche* (hebdomadaire des protestants d'Algérie) ne mentionne pas ce ministère à Cherchell, et au contraire, précise que le pasteur est resté à Saint-Maurice-de-Cazevieille jusqu'en 1874, ce qui est confirmé par des lettres écrites depuis Saint-Maurice par Louis Liebich à des membres de la famille. (J. Justamon)

chapeau la gratte (petite branche fourchue pour écarter les bogues des châtaignes). Les " instituteurs" portent les trois plumes (lire, écrire, compter) et proposent leurs services pour l'hiver. Les enfants aident au travail des champs et ne sont "au repos" que l'hiver.

Ces indications, qui reflètent la situation en 1860, ont révélé au pasteur Liebich la situation à laquelle doit faire face tout ministère dans cette contrée. Comment faire un cours sur l'histoire de l'Église à une population non seulement surmenée par les travaux pénibles - il faut, par exemple, après chaque orage remonter la terre des jardins avec une hotte - mais qui a subi dans un passé relativement proche un arrêt presque total de l'enseignement élémentaire. Aux régents protestants du XVII^e siècle, éducateurs de valeur, l'absolutisme de Louis XIV a voulu substituer, après la révocation de l'édit de Nantes, une initiation au catholicisme par un clergé médiocre et, de surcroît, détesté. D'où une pause de quatre ou cinq générations dans l'accès à une instruction de base.

Entre 1840 et 1880, les garçons allaient à l'école trois mois sur douze. Les filles n'allaient pas en classe, elles apprenaient à lire dans la Bible. La Bible était donc le point de départ de tout enracinement dans cette paroisse, et le nouveau pasteur célébra le culte dans l'ancienne église catholique affectée depuis 1803 au service protestant. Il y avait un deuxième temple au Rouve, pour la section de la communauté qui habitait au-delà du col de Jalcreste. Une longue étape à pied était imposée au prédicateur quand il s'y rendait.



la maison de Caroline Peladan aux Langognes

Comme le pasteur Farelle de Saint-Germain-de-Calberte, son plus proche voisin, Louis Liebich s'attacha à reconstituer l'histoire de la Réforme dans ce coin des Cévennes. Au début, les anciens y virent une sorte d'indiscrétion. Ils répondaient aux questions par une seule phrase : - *Nous avons été persécutés*. Dans la famille Peladan, on était moins discret puisque l'historien était le mari de Caroline. Et Louis put reconstituer la généalogie de sa belle-famille aux confins de Saint-Etienne-Vallée-Française, aux Langognes, et de Saint-Martin-de-Boubeaux, au Lunès. On lui remit même une "sauvegarde" accordée par le maréchal de Villars à un Michel Peladan¹⁴ le 3 septembre 1704, donc après la mort du chef

¹⁴ Ce Michel Peladan était le trisaïeul de Caroline. (J. Justamon)

camisard Roland, quand s'effondra la résistance camisarde. Protégée des excès des dragons, la propriété ne l'était plus des représailles des Camisards encore au combat. Et dans une même nuit, le feu fut mis au grenier à foin, et à une autre dépendance située du côté opposé¹⁵.

Finalement, ce fut le linguiste qui résolut le problème culturel. Liebich, tout en poursuivant ses travaux sur l'Alsace, apprit en deux ans le dialecte de Saint-André. Dès lors, il eut accès au folklore local. Aux veillées ou dans ses visites, il nota le texte, et souvent la mélodie des chants populaires. Il obtint aussi le texte de contes transmis par les grand-mères d'une génération à l'autre.



Sophie Caroline Esther Peladan



le temple de Saint-André-de-Lancize

Voici quelques titres de cette glane persévérante qui se poursuit à Saint-Maurice-de-Cazevieille où nous allons retrouver le pasteur et sa famille en 1861. Ces communications envoyées aux chercheurs occitans ou à la *Revue des Langues Romanes* ont été classées par sujet. Nous les donnons un peu en désordre comme elles ont été collectées : *le Mariage des oiseaux*, *Jeannette*, *la Maridadouna* (la jeune fille en âge d'être mariée), *Souom-souom*

¹⁵ D'après Pierre Rolland, auteur du *Dictionnaire des Camisards*, et d'une histoire de Saint-Martin-de-Boubaux, Louis Liebich a fait une erreur en recopiant la sauvegarde. Cette sauvegarde n'a pu être signée par le maréchal de Villars qui n'était pas encore entré en fonction à cette date en Cévennes. Elle a été signée par le sieur Viala, subdélégué de Basville. Dans son livre sur Saint-Martin, Pierre Rolland publie intégralement la lettre de Michel Pelatan (l'orthographe du nom n'est pas encore fixée) dans laquelle celui-ci demande le remboursement des dégâts commis à sa maison par des éléments incontrôlés catholiques, avec la description de ces dégâts. Il dit également qu'on lui a pris la copie de la sauvegarde qui avait été accordée à sa maison par le sieur de Viala. Dans sa réclamation, Michel Peladan se présente comme un "ancien catholique" (*de fraîche date*, ajoute Pierre Rolland). Lorsqu'il écrit sa réclamation en 1702, il dit être réfugié à Alès depuis deux ans (probablement dans la famille de sa femme Jeanne Boudon) en raison de l'insécurité qui règne dans les Cévennes. (J. Justamon)

(berceuse), *Arri, arri, chivalet* (marche, marche, petit cheval), *Il pleut, il pleut, il fait soleil, la scie* (pour rythmer le travail des scieurs), *le petit lièvre*. Après les chansons, les contes : *la Sorcière*, texte écrit en occitan, sous la dictée d'une vieille femme illettrée, par le pasteur Louis Liebich.

Mais nous sommes déjà à Saint-Maurice-de-Cazevieille.

Saint-Maurice est dans le canton de Vézenobre, au Sud-est d'Alès. Beaucoup moins isolé qu'à Saint-André, le couple peut résoudre les problèmes scolaires des enfants qui grandissent. A Saint-Hyppolite-du-Fort, et surtout à Nîmes des établissements protestants peuvent prendre en pension Élisabeth et Amélie.

Au cours d'un voyage à Nîmes, Monsieur et Madame Liebich se font photographier.

Ils se sont adressés au meilleur photographe L. Bert, 14 rue Carreterie. Assise, Caroline porte la crinoline. En haute Lozère, le pasteur de Saint-Germain-de-Calberte aurait blâmé cette concession à la mode, lui qui avait réduit au maximum la surface disponible entre les bancs du temple pour que les *dames* renoncent à venir avec leurs robes à cerceaux. Elle a pourtant l'air bien sage, la jeune Cévenole âgée à l'époque d'environ trente-cinq ans. Debout, Louis, en redingote boutonnée seulement au premier bouton (mode ou léger embonpoint ?) regarde l'objectif sans sourire. C'était avant les "instantanés" ! Plus tard, le pasteur Liebich ne voulait plus être photographié pour, disait-il, ne pas sacrifier au culte des images.

C'est dès l'arrivée à Saint-Maurice-de-Cazevieille, poste nouvellement créé, que le linguiste décida de chercher pour ses travaux, une plus large audience. De la phonétique, il était passé à des esquisses d'une carte linguistique. Du dialogue avec quelques initiés, il passa à l'enquête élargie par la diffusion de questionnaires. Puis des questionnaires à rayonnement régional, il en vint à souhaiter la caution des autorités. C'était beaucoup d'audace de la part d'un pasteur que de faire des suggestions à un gouvernement clérical. C'était aussi aller à contre-courant que d'attirer son attention sur des dialectes de langue d'Oc, et sur des idiomes germaniques, alors que toutes les circulaires au corps enseignant visaient à développer l'usage du français dans toutes les couches de la population.



Donc en 1862, Louis Liebich envoie un mémoire au ministre de l'Instruction publique pour une enquête linguistique sur la France entière. M. Rouland le transmet au "Comité des langues". Réponse : - *théoriquement, c'est très intéressant, dans la pratique, c'est inapplicable.*

Trois ans plus tard, dit Liebich, je m'adressai directement à l'Empereur. J'ajoutai l'esquisse de la carte linguistique de l'Alsace et quelques remarques grammaticales sur les sous-dialectes alsaciens [...] Le cabinet de l'Empereur me fit savoir que tous mes documents avaient été envoyés au Ministère de l'Instruction Publique auquel, désormais, je devais m'adresser. Mais M. Duruy ne me donna aucun signe de vie. Il fallait attendre un changement de régime pour récidiver.

Que retenir de ces treize années à Saint-Maurice-de-Cazevieille ? Le notable de la paroisse était M. d'Adhémar, propriétaire du château de Saint-Maurice. Sa famille avait su résister, au XVIII^e siècle, à la pression du clergé en faisant baptiser ses enfants au Désert. Comme ailleurs, le pasteur assistait parfois aux veillées et, discrètement, notait chansons et contes. L'historien explorait les archives et découvrait des listes d'abjurations qu'il communiqua à la Société de l'Histoire du Protestantisme Français.

Le poète s'exprima à l'occasion d'un deuil survenu chez un cousin d'Alsace. Un enfant de quatre ans est mort du croup au foyer des Helmstetter¹⁶ à Entzheim. Louis Liebich console la famille pastorale. En sept strophes, il évoque la brève destinée de l'enfant sous le titre apaisant : *l'Enfant dort.*

Quelques années plus tard, nouvelles condoléances à la même famille frappée une nouvelle fois dans le cadre du désastre national que fut la guerre de 1870. Fernand Helmstetter, lieutenant d'artillerie avait été tué à l'âge de vingt ans sur la position qu'il défendait pendant le siège de Strasbourg.

Mais le pasteur de Saint-Maurice-de-Cazevieille passe tout de suite à des considérations politiques. Dans une autre lettre, en octobre 1870, il avait déjà crié sa colère à l'égard des "bouffons" qui ont déclenché, et perdu la guerre. En février 1871, après l'armistice, il évalue la situation alsacienne. Il évoque "l'option" : *On laisse, écrit-il, les Alsaciens choisir individuellement la nationalité qui leur plait le mieux. Les riches emporteront leurs capitaux et se retireront en France, premier débarras agréable à la Prusse. Les ardents susciteront des embarras à leurs maîtres. La prison et la fusillade en auront raison. La masse finira par prendre son parti de la situation et si cet état de choses dure seulement trente ans, la langue aidant, la nouvelle génération augmentée de tous les Allemands qui vont s'installer et se sont déjà installés, ne voudra plus être détachée du Saint Empire Romain Germanique.*

¹⁶ Henri Braemer n'avait pu déterminer le lien de parenté qui unissait Louis Liebich et Frédéric Ferdinand Helmstetter, ses bisaïeux. Depuis, j'ai pu trouver ce lien : voir plus loin le tableau de parenté. (J. Justamon)

Puis il imagine le proche avenir de la France : *Et notre absurde France ! Oscillant de la République rouge à la légitimité, tiraillée par l'incrédulité et le matérialisme d'un côté, par le fanatisme clérical de l'autre, s'entredéchirera et les Prussiens diront à l'Alsace : rendez grâce à Dieu de vous avoir retirés à temps de ce déplorable engrenage.*

Ensuite, il se situe dans la conjoncture politique et religieuse : *J'ai toujours détesté la Prusse et je n'ai jamais aimé d'une manière absolue la France. Il n'y aurait qu'un moyen de se faire aimer véritablement, ce serait de se débarrasser du clergé par séparation de l'État et de l'Église car ce qui m'irrite toujours contre ce peuple, c'est la domination qu'il laisse exercer sur toute l'administration par les robes noires, depuis l'ex-empereur et le Président du Conseil des ministres jusqu'au dernier des gardes champêtres.*

Mon idéal : j'avoue franchement que depuis bientôt trente ans de cela, mon idéal eût été Strasbourg capitale d'une république indépendante, l'Alsace alliée à ses anciens confédérés suisses. Ni Allemands, ni Français, mais Nous. On voit bien que j'ai dans mes veines l'ancien sang strasbourgeois.

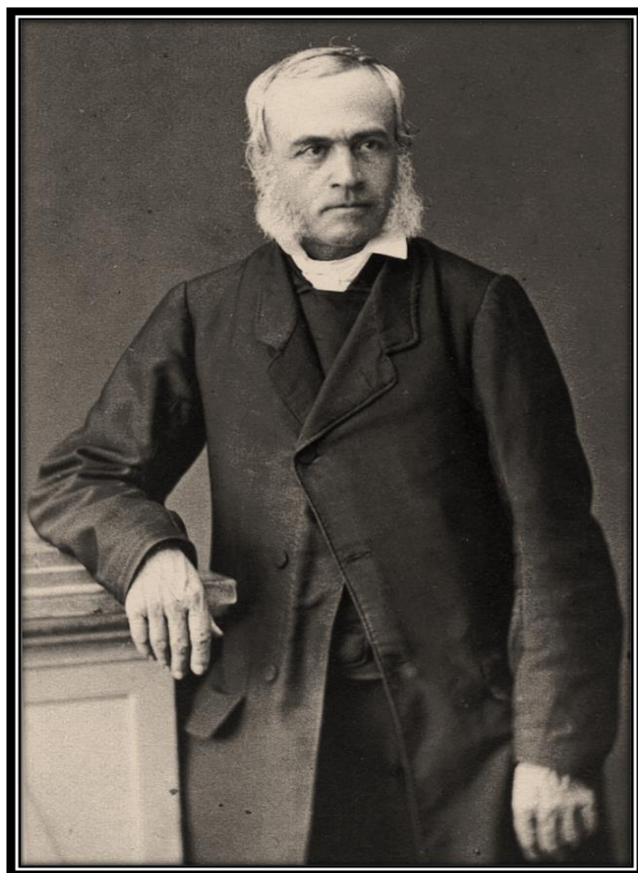


Caroline Peladan-Liebich
et ses deux filles Elisa et Amélie Liebich

Résumons plus brièvement la suite de la même lettre. On vient d'élire l'Assemblée qui décidera à Bordeaux de la paix ou de la continuation de la guerre. La droite, catholique, est pour la paix : c'est la liste blanche. Et le pasteur de s'indigner de ce qui s'est passé à Saint-Maurice : quelques estimables protestants sont allés à la bonne source pour savoir au juste pour qui il fallait voter, ils sont allés voir le curé !!! La liste plus qu'à moitié blanche est passée toute entière. Et ce post-scriptum du 7 mars 1871 : *Et voilà les députés alsaciens qui ont quitté l'Assemblée.*

Dans de tels sentiments, sa situation devenait inconfortable à Saint-Maurice. Ses deux filles avaient à peu près terminé leurs études. De nouveau, un poste bilingue lui sera offert en Algérie, cette fois plus près d'Alger, à Douéra.

Avant de quitter Saint-Maurice, il signale à l'équipe de *la France Protestante* l'existence d'un poète languedocien, originaire de sa paroisse : Roudilh, à qui il consacre une notice. Le désir de faire connaître le dialecte alsacien en même temps que les langues romanes est toujours là comme une véritable obsession.



Probablement la dernière photo de Louis Liebich en Algérie.
Par la suite, il refusera de se faire photographier pour ne pas "sacrifier au culte des images".

SECONDE PÉRIODE ALGÉRIENNE 1874-1910 DOUÉRA-MASCARA-ORAN

C'est en Algérie que Louis Liebich eut dans sa tâche de linguiste quelques satisfactions. Sous la troisième République, plus attentive que l'Empire au travail désintéressé des érudits, attentive aussi aux Alsaciens qui n'avaient pas rejoint les rangs du vainqueur, sa

grammaire alsacienne fut enfin couronnée par l'Institut de France¹⁷. Le 25 octobre 1877, Liebich obtint la médaille d'or du concours Volney (1757-1820), auteur d'un discours sur l'étude philosophique des langues. Le pasteur de Douéra avait mené de front des démarches en Alsace. Un de ses questionnaires fut diffusé en Alsace, au sud de la France et en Algérie grâce à un haut fonctionnaire allemand, le Président von Möller. Les réponses, envoyées à Liebich, furent aussi interprétées par des spécialistes allemands.



Ces dossiers ont été en partie égarés. Mais ce qui en reste est assez pittoresque. La passion de l'enquêteur pour la "géographie du mot" le pousse à demander à ses correspondants comment, dans leur canton ou dans leur commune, on nomme : les jours de la semaine, les canards, le tablier, le lézard, le pissenlit, le fiancé, la chatte, et le chat, comment on dit tromper. Il fait traduire des phrases entières en dialecte. Un peu plus étonnante est la recherche des injures. Pour le mot "papillon", le nord de l'Alsace ainsi que les environs de Strasbourg sont bien représentés. D'autres cantons, très proches des précédents, ne donnent rien. La chauve-souris se nomme là "la souris de nuit", ailleurs "l'oiseau d'été", ailleurs tout simplement "la chauve-souris".

Les ressemblances et les différences sont toujours interprétées dans un contexte de citations, de dicton et de poésies. La complexité de ces systèmes de recherches rend une synthèse impossible, et une vulgarisation problématique.

Dans ses loisirs à Douéra, puis après 1890, à la retraite à Mascara, puis à Oran, Louis Liebich poursuivit cette véritable gymnastique dont mots, et phrases sont les agrès. Il publie, parfois, hors commerce pièces de théâtre, poèmes¹⁸.

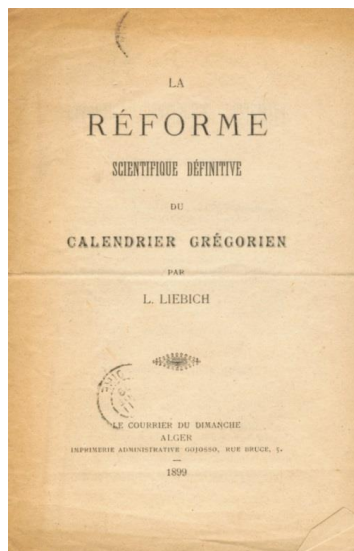
Parallèlement, le pasteur faisait face à un ministère de compassion, et d'accueil : orphelinat de Dely Ibrahim, secours aux familles ravagées par l'alcoolisme, présentation de jeunes à des employeurs, et autres recommandations. Particulièrement heureux de recevoir

¹⁷ *Le Courrier du Dimanche* dit l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. (J. Justamon)

¹⁸ Pour ses pièces de théâtre, Louis Liebich utilisait le pseudonyme de Fontvieille.

des Alsaciens et des cousins, il facilita le séjour à Alger de Gustave Braemer¹⁹, lui aussi suspect au point de vue pulmonaire, et qui, après deux hivers en Algérie, put reprendre son dangereux métier de chimiste à Saint-Chamond (Loire).

Après la retraite, sa curiosité ne se lassa point : article sur le calendrier grégorien, notes sur l'Empereur Ménélik ont été conservés. La famille, où ses sautes d'humeur et ses a priori étaient diversement appréciés, fut pendant vingt ans son cadre de vie²⁰.



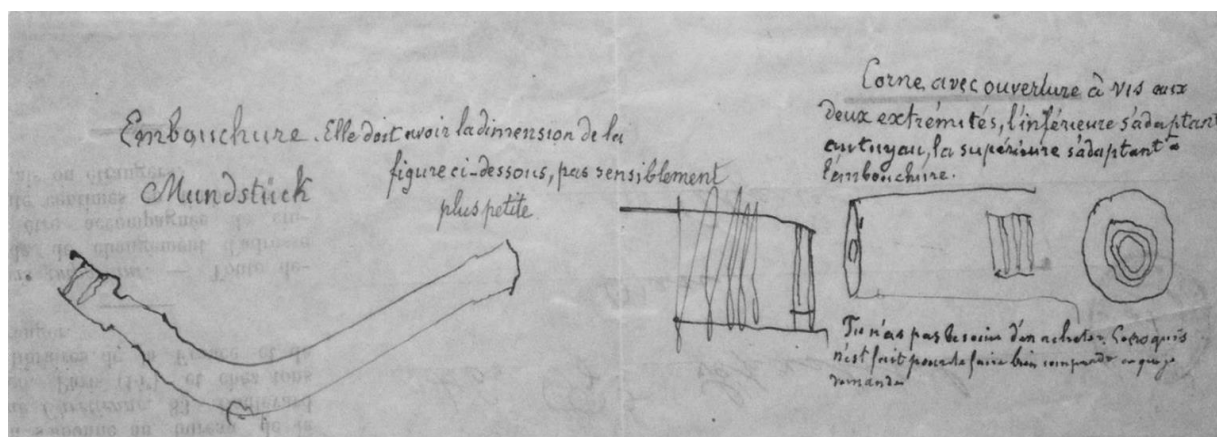
Deux faits pour terminer cette biographie de Louis Liebich : à quatre-vingt-cinq ans, il baptisait son premier arrière-petit-fils à Oran²¹. Dans une prière, il demandait qu'un jour il devint pasteur. Toute la famille s'étonna de la sagesse subite, et assez exceptionnelle du futur pasteur. La même année, une de ses dernières lettres fut pour son petit-fils Charlie Pellet, médecin militaire à Belfort. Il lui demandait d'acheter, et de lui envoyer six embouchures adaptables à sa pipe alsacienne.

Le pasteur Louis Liebich mourut le 11 décembre 1910 à Oran, inconnu ou méconnu. Là-haut, il doit plaisanter - en alsacien - à la pensée qu'à Nîmes, à cause de lui, on parle de Saint-André-de-Lancize.

¹⁹ Gustave Braemer était le gendre de ce cousin Helmstetter à qui Liebich écrivait régulièrement. (J. Justamon)

²⁰ Après sa retraite, Louis Liebich et sa femme habitèrent chez leur fille Élisabeth, épouse d'Henri Pellet, d'abord à Mascara puis à Oran lorsqu'Henri devint architecte de la ville d'Oran. Ils habitaient au rez-de-chaussée de la grande maison qu'Henri avait construite au 46 du boulevard Sébastopol à Oran. Charlie Pellet, petit-fils de Louis Liebich, médecin major et rhumatologue à Bourbonne-les-Bains, raconte que son grand-père était très musicien et qu'il joua du piano toute sa vie. Il donne aussi quelques anecdotes : *Sur le plan vestimentaire, il porta longtemps la redingote et le tube qu'on eut bien du mal à lui faire abandonner pour le melon car les petits yaouleds d'Oran lui faisaient des ovations, d'autant plus qu'il portait toujours un grand parasol doublé de vert. Il était très autoritaire et Caroline fut un modèle de vertu. Le ménage prenait ses repas chez les Pellet et à table, ses petits-enfants n'avaient qu'un droit, celui de se taire.* (J. Justamon)

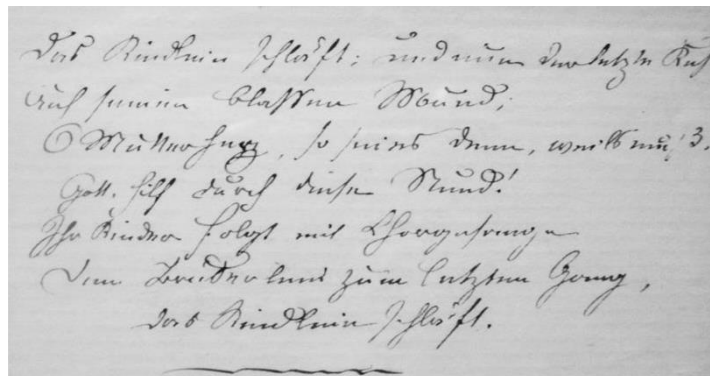
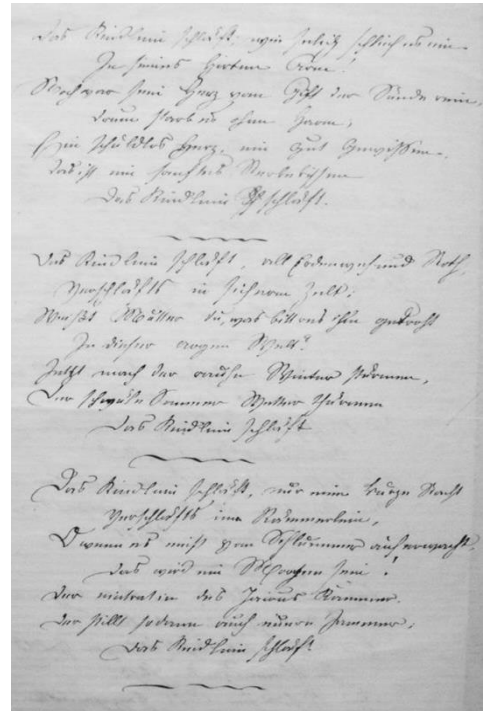
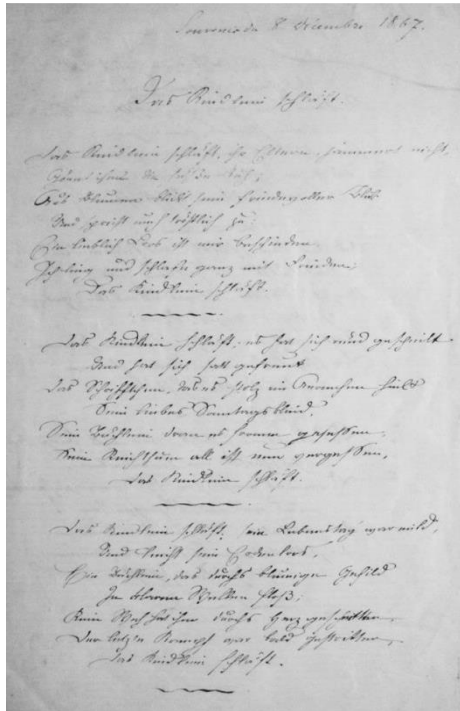
²¹ Il s'agit d'Henri Gustave Braemer, auteur de cette conférence, qui fut pasteur à Saint-Étienne.



Tous les documents iconographiques sont issus de documents familiaux et de photos pris ou scannés par Joël Justamon, à l'exception de la photographie du temple de Douéra, extraite du site <http://oran2.free.fr/EGLISES%20D%20ALGERIE/D/slides/douera%20TEMPLE.html>, avec l'aimable autorisation de l'auteur de ce site.

Tous les documents iconographiques sont issus de documents familiaux et de photos pris ou scannés par J. Justamon,
à l'exception de la photo du temple de Douéra extraite du site
<http://oran2.free.fr/EGLISES%20D%20ALGERIE/D/slides/douera%20TEMPLE.html>
avec l'aimable autorisation de l'auteur du site.

Das Kindlein schläft.



Das Kindlein schläft.

L'enfant dort.

L'enfant dort. Ô Parents, ne vous lamentez pas !

Accordez-lui ce doux repos.

À travers les fleurs demeure son paisible regard

Qui nous console

en nous disant :

Un sort aimable m'a été attribué.

Je repose et dors pleinement apaisé.

L'enfant dort.

L'enfant dort. Il a joué jusqu'à la lassitude

Et s'est réjoui tout son soûl ;

Le petit jouet qu'il tenait dans ses bras,
Son habit du dimanche préféré
Le petit livre devant lequel il s'asseyait sagement,
Toute sa richesse est à présent oubliée.
L'enfant dort.

L'enfant dort. Les jours de sa vie furent doux
Et son sort sur terre léger :
Un ruisseau, qui à travers les champs fleuris
Coulait vers les vagues bleues.
Aucune douleur n'a entaillé son cœur,
Le dernier combat fut rapidement livré.

L'enfant dort.

L'enfant dort. Comme il s'endormit bienheureux,
Dans les bras de son berger !
Son cœur était encore net du poison du péché,
Aussi c'est sans chagrin qu'il mourut.
Un cœur innocent, une bonne conscience,
C'est un bon viatique.
L'enfant dort.

L'enfant dort. Il oublie toute douleur et toute misère terrestre
En sommeillant dans la « tente » rassurante.
Sais-tu, ô Mère, quel amer destin le menaçait
Dans ce terrible monde ?
Que le rude hiver tempête, à présent,
Et que l'été torride amasse les orages :
L'enfant dort.

L'enfant dort. Il ne passera qu'une courte nuit
Sommeillant dans sa chambrette.
Oh ! S'il ne s'éveille pas de sa torpeur,
Quel matin ce sera !
Celui qui pénétra dans la chambre de Jaïrus
Apaisera ensuite notre désolation.
L'enfant dort.

L'enfant dort. Et maintenant, le dernier baiser
Sur sa bouche pâlie...
Que cela soit, puisqu'il le faut, ô cœur maternel !
Et que Dieu aide en cette heure !
Et vous, enfants, avec des chants de louange, suivez
En son dernier voyage, le frère rentrant chez lui.
L'enfant dort.

* * * * *

Henri Braemer écrit à ses sœurs, à qui il soumet l'ébauche de sa conférence :

En vous adressant cette première frappe de ma conférence, je rappelle que c'est une œuvre collective. Dix personnes au moins m'ont envoyé des documents ou des renseignements. Parlant une heure, je n'ai pu intégrer tous ces matériaux dans mon exposé. Ce texte n'est donc pas définitif. Je dois aussi m'excuser pour les à-peu-près du style et de l'orthographe.

Je voudrais surtout dire ou vous rappeler que rien de sérieux n'aurait pu être dit sur cet ancêtre sans le travail d'Henriette Thiron-Flinspach qui a retrouvé l'article écrit sur Louis Gustave Liebich en 1942 par Édouard Haug et l'a traduit en français pour ce cousin, mal doué pour les langues, qui avait sollicité son aide.

Après les fêtes, je souhaite rédiger une bibliographie et des notes pour compléter cette ébauche... en attendant le livre définitif sur Liebich qu'un de ses 45 descendants actuellement vivants voudra peut-être écrire.

Mes recherches en Alsace m'ont permis de retrouver le lien de parenté, qui est en réalité un cousinage par alliance, entre nos arrière-arrière-grand-pères Louis Liebich et Frédéric Ferdinand Helmstetter, tous deux pasteurs. J'ai également pu remonter plus loin l'ascendance de Louis Liebich : par les Liebich, famille de pelletiers, on va vers Magdebourg en Saxe, par les Ziegenhagen (chirurgiens de Strasbourg) vers la Prusse et Hambourg (famille de pasteurs), par les Schwartz, on reste à Strasbourg (également pasteurs), par les Farny, brasseurs et cultivateurs, nous remontons vers le canton de Berne en Suisse (famille de Ménonnites) et du côté des Boeswillwald, meuniers et boulangers de Strasbourg, on est originaire de Nuremberg en Bavière.

Dans une lettre écrite par Fernand Braemer à sa mère Valérie Helmstetter à l'occasion du baptême d'Henri Braemer à Oran, Fernand indique que Louis Liebich écrit ses mémoires, et qu'il en est à la quatre-vingt-treizième page. Ce cahier de mémoires a disparu. Il y a deux versions de cette malheureuse disparition : la première, c'est que ces mémoires ont probablement été donnés par Tatoune (Louise Amélie Liebich, deuxième fille de Louis Liebich) ou par Maggy Blot-Thiron à ce M. Edouard Haug qui a ainsi pu écrire son article sur notre aïeul. Dans une lettre, Maggy explique qu'elle aurait été abusée par cette personne. Edouard Haug, qui aurait eu, après la guerre, quelques problèmes avec la France en raison de ses idées indépendantistes, et ses positions pro nazies, n'aurait pas rendu les documents qui lui avaient été prêtés. Sera-t-il possible de retrouver ces mémoires un jour ? L'autre version dit qu'après la mort d'Henri Pellet, Emma Chaignet (filleule de Charlie Pellet) fut chargée de faire le tri dans les affaires de la famille Pellet-Liebich. Elle aurait estimé que ces cahiers de souvenirs étaient sans intérêt, et elle les aurait détruits.

Mon oncle Henri Braemer se demandait lequel des descendants de Louis Liebich écrirait le livre sur cet aïeul si original, et intéressant, seulement tiré de l'oubli par quelques spécialistes. Je ne serai probablement pas celui-là, n'ayant pas les talents d'écrivain, et la culture de mon oncle. Je me suis humblement contenté de reproduire son exposé en l'agrémentant de quelques photos, de documents familiaux, et d'y rajouter les précisions que j'ai pu découvrir afin de le rendre plus attrayant, et de corriger quelques erreurs.

Les deux filles de Louis Liebich, et Caroline Peladan



Louise Émilie **Élixa** épousera **Henri Pellet**, agent voyer puis architecte de la ville d'Oran avec lequel elle aura trois enfants.
(descendance Braemer, Justamon, Blot-Thiron)



Louise **Amélie**, surnommée Tatoune, épousera **Jacques Frei**, chef de dépôt à Aïn el Hadjar avec lequel elle aura deux filles, mortes en bas-âge du croup.

Enfin, pour compléter la biographie du pasteur Louis Liebich, j'ai récemment trouvé sur le site *Gallica* dans la *revue mondaine oranaise* du mois de décembre 1910, la notice suivante :

La *revue mondaine oranaise*, n°400 du 17 décembre 1910, publie une notice nécrologique de Louis Liebich. Il y est écrit :

"Un homme de bien de grande érudition, un intellectuel d'une supériorité remarquable et dont la vie sacerdotale et familiale est un exemple édifiant, M. Liebich a quitté cette terre pour la vie éternelle.

Au Temple, M. le Pasteur Brunet, avec l'éloquence qui lui est coutumière, a retracé la carrière de cet octogénaire son frère en religion. Aux regrets que tout deuil laisse après lui, se mêle un sentiment d'admiration pour celui qui n'est plus ici bas que dans le souvenir des cœurs.

Au cimetière, un ami, M. Kruger, animé des sentiments d'une foi profonde a prit (sic) la parole devant la dépouille mortelle, et M. Exbrayat, pasteur, en termes touchants, a dit l'adieu suprême.

A Mme Veuve Liebich, sa digne compagne pendant cinquante-huit ans, à Mmes Pellet et Frei, ses filles, à M. PELLET et à ses enfants, nous présentons l'expression émue de nos condoléances amicales."

Joël JUSTAMON

* * * * *

UN HÉROS ARDÉCHOIS DE LA REVOLUTION POUR UNE FAMILLE DE NOTABLES D'ANDUZE

- Pourquoi suis-je si petit ?

- *Grand'papa, pourquoi suis-je si petit ?* me lança Volodia, mon petit-fils, courroucé de se voir dominé, dans ses jeux, par un camarade plus jeune que lui, mais plus grand.

- *La hauteur de la taille n'est pas toujours un désavantage, Volodia !*

Et devant son air perplexe, où s'insinuait un petit sourire en coin, dubitatif :

- *Pour deux ou trois centimètres de plus, ni moi, ni ton père, ni ton frère, ni ta sœur, ni toi, ne seraient présents aujourd'hui pour poser une quelconque question !*

Puis devant son regard enfantin, les yeux écarquillés, avides de savoir :

- *Il était, il y a un peu plus de deux siècles, une époque où les guerres apparaissaient inévitables, et très meurtrières : le pouvoir en place avait, alors, besoin de beaucoup d'hommes pour combattre. Il s'agissait, au début, de sauvegarder les principes d'égalité, et de liberté acquis par la Révolution sur la royauté, puis, ensuite, de conquérir le monde afin de lui offrir ces avantages, en toute fraternité.*

Les sergents de l'infanterie de ligne qui recrutaient dans la région de Vallon-Pont-d'Arc, en Ardèche, refusèrent d'enrôler, à deux reprises, notre ancêtre, François Justamont. - Pourquoi ? Pour la seule raison qu'il lui manquait deux à trois centimètres de taille ! La première fois c'était en 1808, il avait vingt ans. Il aurait connu, si le sort de la génétique l'avait voulu, et surtout celui des armes, Essling, Wagram, la retraite de Russie, et Waterloo,... qu'il a failli connaître, lors de sa deuxième éviction, alors que l'empereur était revenu de l'île d'Elbe. Waterloo, où plus de quatre hommes sur cinq de l'unité où il aurait été affecté, le 93^{ème} régiment d'infanterie de ligne²², périrent !

- *Il devait être rudement content de ne pas être parti !*

- *Ce n'est pas aussi simple que cela. La première fois, on peut penser qu'il a ressenti une profonde frustration.*

²² L'armée est licenciée au mois de juillet 1815. Le fonds du 93^{ème}, c'est-à-dire son conseil d'administration, quelques vieux sous-officiers, et soldats qui n'avaient d'autre famille que le régiment, sera versé dans la 46^{ème} Légion départementale de la Lozère.

- Tu te rends compte ? Ne pas être considéré, comme ses camarades, capable de combattre, ... Alors que ses deux cousins, un autre François, et Annibal Justamont, son frère, tous deux fils de Jean, qui étaient fêtés, surtout le premier, dans la paroisse de Vallon, comme des héros ! La deuxième fois, tu as raison, il devait estimer l'avoir échappé belle ; ses deux cousins avaient été tués, en valeureux combattants, certes, mais ils n'étaient plus !

Un cousin téméraire !

Pierre et Jean Justamont, frères, et pères des deux cousins François, et d'Annibal, étaient tous deux établis cordonniers, à Vallon. Leur père, autre François Justamont, époux d'Elisabeth Loubat, était né à Genève, où leur grand père, Annibal, maître-chirurgien avait émigré, dès la révocation de l'édit de Nantes, pour pratiquer sa foi réformée. Annibal, marié, à Genève, à Catherine de Saint-Géniès, avait eu, en Helvétie, quatorze enfants. Quatre ou cinq d'entre eux, seulement, furent en état de survivre pour regagner leur terre ancestrale au mas de Tabias, après que leur aïeul, autre François Justamont, bourgeois, marchand, et ancien du consistoire de Lagorce, fut enterré, en juin 1714, dans la plus grande discrétion, comme il convenait à un pseudo converti. Jean, sans doute pour être marié dans la foi calviniste, s'était marié, à Nyons, en Suisse, le 18 mai 1767, à Jeanne Pellegrin. François, notre héros, était leur premier enfant.

Tout ceci pour relever dans quel esprit devait être le jeune François Justamont. Un écart de quinze ans le séparait de l'âge de son cousin germain, autre François, fils de Pierre. Un de ses frères, prénommé Annibal, en souvenir de l'ancêtre émigré, et déjà cité, sera pratiquement du même âge que son cousin distrait de tout acte militaire.

François Justamont, né le 20 septembre 1773, à Vallon, a seize ans en 1789. D'une carrure étonnante pour son âge, il est doté d'une force prodigieuse. Non seulement, il épate, depuis ses treize ans, ses camarades de jeux, en demeurant le meilleur nageur de la région sévissant aux pieds du Pont, capable de rester le plus longtemps en apnée, mais il est toujours présent pour dépanner un chariot embourbé, ou pour basculer sur son socle un tonneau d'un hectolitre de vin.

Une animation particulière règne sur Vallon depuis la fin de l'année 1788. Ce dont on ne parlait qu'en chuchotant le soir, à la veillée, est dit aujourd'hui, presque au grand jour. L'écriture des doléances à présenter aux Etats généraux a laissé apparaître, sans aucun doute, que l'absolutisme, et ses privilèges innés ne pouvaient plus demeurer. Louis XVI ne peut plus empêcher ni l'égalité entre ses sujets, ni la libre pensée ! Et tout cela semble à la portée immédiate de tout un peuple. Mais, attention ! Pour la majorité des Vivarois, il ne s'agit pas d'aller vers une révolution, mais vers plus de liberté et d'équité. L'hiver précédent a été l'un des plus rigoureux du siècle. La misère touche la plupart des foyers qui ne vivent que grâce à la production de la terre. Les récentes révoltes, l'affaire des "masques armés" qui avaient sévi en bandes organisées pour châtier quelques bourgeois, et aristocrates indéliçats ; la pesanteur insupportable d'une multiplicité de taxes, et d'impôts, l'iniquité devant la loi, tout cela les pousse à exiger une vie meilleure.

Mais pour cet adolescent de seize ans, il y a autre chose. Ces mots d'égalité et de liberté, c'est tout ce que trois générations de ses ancêtres attendent depuis ce sombre mois d'octobre 1685. Ils ont courbé la tête, fui, enfoui leur foi dans le secret, perdu leur statut de bourgeois, leur domaine de Tabias, leur superbe d'antan qui les alliaient aux familles les plus

huppées. Mais ils ont toujours gardé ces préceptes nourris par leur religion : le respect de son prochain comme de soi-même, ainsi que la pensée qu'il a librement le droit d'exprimer. On retrouvera, plus tard, ces deux règles de vie commune dans les articles 6, et 7 de la déclaration des droits de l'homme de 1793 :

Article 6 : la liberté est le pouvoir qui appartient à l'homme de faire tout ce qui ne nuit pas aux droits d'autrui... Sa limite morale est dans cette maxime : ne fais pas à un autre ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait.

Article 7 : le droit de manifester sa pensée et ses opinions,... le libre exercice des cultes,... ne peuvent être interdits.

François Justamont ne peut tenir plus longtemps dans l'inaction. Son parti est pris. Il doit participer à ce grand mouvement de l'Histoire. La Révolution se fera sans doute avec l'aide de l'armée, à Paris, dans le Nord, et il veut en être. Bien sûr, il n'a encore que quinze ans, en ce mois d'avril 1789, soit trois ans de moins que l'âge requis. Il aurait un ou deux ans de plus, en ce mois d'avril 1789, les recruteurs accepteraient certainement de l'engager. Tout recours éventuel de sa famille ne saurait aboutir avant qu'il soit légalement incorporable ! Aussi, est-ce muni de la bible familiale qu'il a habilement subtilisée, la veille, où son année de naissance, inscrite au désert par le pasteur, laisse apparaître un 3, presque effacé, qui ressemble à si méprendre à un 1, qu'il se rend, à la nuit tombée pour ne pas être repéré, à l'auberge du père Martin. C'est dans la cour intérieure de cet établissement que le bureau de recrutement s'est installé pour quelques jours, à Vallon. Le départ des enrôlés est prévu pour le lendemain. Ce lundi 6 avril, il passe discrètement par la porte de derrière qui débouche sur une impasse, et survient au moment même où le sergent, et son supérieur, le capitaine de la route, dresse l'inventaire de la journée. François Justamont n'aura ni à montrer sa bible, ni à ergoter sur l'âge supposé des dix-sept ans qu'il n'a pas : un gaillard de cette envergure, à n'en pas douter, a l'âge de se battre pour le roi !

On imagine la solitude de ce garçon qui, dès potron-minet, profitera de l'avantage qu'il a, depuis maintenant deux ans, depuis la naissance d'Annibal, son frère, de loger dans la réserve de l'atelier de son père, pour rejoindre en toute discrétion la route des conscrits de 89. Les deux petites chambres d'enfants du logis sont, en effet, occupées par ses cinq frères, et sœurs.



départ des volontaires

Héros de l'armée de la Révolution

Deux campagnes dans l'armée du Nord, avec toutes ses privautés de nourriture, d'habillement, et de repos, suffiront pour faire de François Justamont, un soldat aguerri du régiment du ci-devant Dauphiné (38^{ème} d'infanterie). C'est pendant ce dur apprentissage qu'il va apprendre la prise de la Bastille, l'abolition de tous les privilèges féodaux, et urbains, le 4 août 1789, et le 26 qui suivit l'établissement des premiers Droits de l'Homme. Mais il va surtout apprécier que les protestants, et les juifs, deviendront, en fin d'année, des citoyens à part entière. Puis, la Constituante, et la Législative, la première victoire de Jemmapes, ensuite la fuite de la famille royale à Varennes, l'exécution du roi, le 21 janvier 1793, ... et la formidable coalition austro-hollando-prussienne animée par l'Angleterre.

Après avoir voulu vainement envahir les Pays-Bas, le général Dumouriez est obligé de se rabattre, le 18 mars 1793, sur le village de Neerwinden où, voulant se laver de toutes les suspicions de trahison qui pèsent sur lui, il engagera farouchement toutes les forces françaises contre l'armée autrichienne. François Justamont sera blessé, par un coup de sabre à la tête, au cours de cette bataille qui sera revendiquée par l'ennemi comme une victoire, et par les généraux français, comme une non-défaite, leurs positions initiales étant maintenues.

Cependant, au cours d'un accrochage qui s'ensuivit, alors qu'il était en reconnaissance avec sa section, il fut fait prisonnier avec sept de ses camarades, en terre ennemie, de l'autre côté de la Meuse. Ils réussissent à s'échapper mais, pour être saufs, ils doivent franchir la Meuse à une époque où elle se trouve fortement en crue... et François Justamont est le seul à savoir nager. Qu'importe ! Il fait se déshabiller ses compagnons, transporte leurs habits sur l'autre berge, et fait l'harassant aller et retour pour les déposer, un à un, sur la rive salvatrice. Imagine-t-on cet adolescent de dix-huit ans braver, avec un seul bras, le flot lourd, et tumultueux de la Meuse, et maintenir, de l'autre, un compagnon apeuré dont les mouvements désordonnés rendent la tâche encore plus périlleuse ? Et cela à sept reprises ! L'exploit est tellement énorme qu'il faudra le témoignage de ses camarades pour convaincre les officiers de sa compagnie, puis ceux de la brigade.

Il connaîtra, le 28 septembre de la même année, une nouvelle affectation dans le bataillon de l'Ardèche, de l'armée du Midi, où sa réputation, et la qualité de son service lui vaudront, à dix-huit ans, le 2 mars 1794, ses premiers galons de sergent attribués par le Comité de Salut public. Moins de six mois après, le 28 août, il deviendra officier, en tant que sous-lieutenant, lors de la restructuration de son régiment en demi-brigade : la 41^{ème} demi-brigade d'infanterie qui deviendra ensuite 93^{ème} demi-brigade, en 1796, et enfin, en 1803, le 93^{ème} régiment d'infanterie de ligne, unité que François Justamont ne quittera plus.

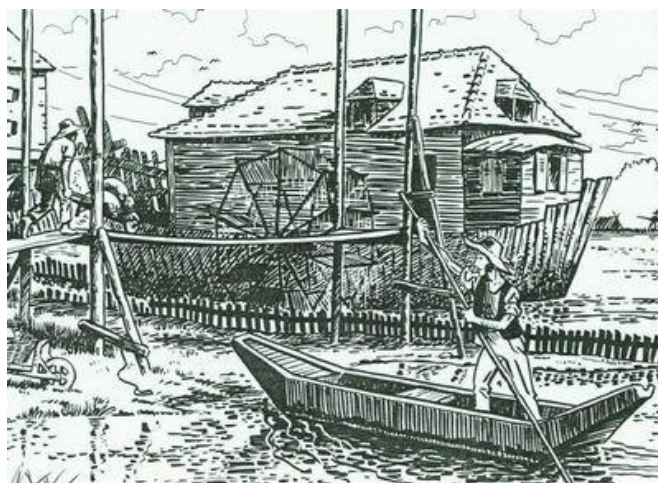
L'exploit !

Après avoir partagé les lauriers de l'armée du Rhin où il a été affecté, en 1794, avec son unité, sous les ordres du général Moreau (combats d'Ettlingen, Neresheim, Friedberg, et Kelh), François Justamont participe à la campagne d'Italie de 1797. C'est là qu'il va s'illustrer par des faits hors du commun qui ne peuvent être comparés à aucuns autres, lors d'une bataille déterminante pour le succès de la campagne.

Bonaparte doit pénétrer en Autriche pour contraindre l'archiduc à la paix. Il est essentiel, pour cela, de franchir l'Adige, et de soumettre le Tyrol. Le 26 mars 1799, bataille de

Bussolengo. Ce jour-là, la 93^{ème} demi-brigade, à l'avant-garde de la division, commandée par le valeureux général Delmas, a pour mission d'enlever les hauteurs de Pastrengo, sur la rive droite de l'Adige, dont les Autrichiens disputent le passage. Au moment où le commandant Marion cherchait à établir ses hommes sur les hauteurs qui dominent Bussolengo, la division Grenier opère sa jonction avec la division Delmas. Les deux divisions réunies culbutent les Autrichiens vers le pont de Polo, sur l'Adige, qu'ils passent en désordre. La 93^{ème} les suit de près, avec une seule compagnie du commandant Marion. La poursuite continue. Quelques compagnies sont déjà engagées sur l'étroit pont de l'Adige, et sur les quelques ponts de barques constitués pour assurer l'essentiel de la traversée du fleuve, lorsqu'il se produit un événement pouvant compromettre gravement la suite de l'opération, et mettre en jeu la vie de nombreux soldats.

Un moulin-bateau, détaché de ses amarres, et porté par un courant rapide, vient heurter violemment le premier pont de bateaux chargé de soldats français, en mettant cinq des embarcations à la dérive, menaçant d'endommager la suite des autres ponts flottants. Un grand nombre des soldats, entraînés par la rupture du pont, sont alors en danger de se noyer,...



moulin-bateau

Mais laissons plutôt s'exprimer les généraux, et officiers supérieurs du conseil d'administration du 93^{ème} régiment d'infanterie de ligne, à l'occasion de leur rédaction²³ des états de service de François Justamont :

Le citoyen Justamont, Ss-Lieut. à la 93^{ème}, déjà de l'autre côté (c'est-à-dire combattant l'ennemi, au premier rang), se précipite dans la rivière tout habillé et embarassé de sa redingote qui lui ceignait le corps, nage après les bateaux, crie aux soldats de ne point s'effrayer et de se jeter à l'eau l'un après l'autre.

On suit son conseil ; il reçoit le premier, le conduit en nageant jusqu'à ce qu'il

²³ L'orthographe du rapport a été respectée dans sa citation.

puisse prendre pieds, revient et sauve ainsi successivement et en suivant les bateaux, dix ou douze hommes. Il les eut sauvé tous ; mais la frayeur (et le courant) en entraînent quelques uns en se jettant à l'eau sans l'attendre et y périrent.

Le choc du débris du premier pont brisa le second et fit partir sept bateaux. Justamont les suit, les atteint, monte dessus et au moment où il arrive près d'un (autre) moulin sur barque, fortement attaché au bord, il se jette de nouveau dans la rivière, tenant un cable et parvient à amarrer les sept bateaux dont la perte rendait la réparation du pont impossible de [dans] la journée. Il pensa être victime de son dévouement ; il fut cruellement froissé [pris en étau] entre deux pontons au moment qu'ils arrivèrent sur le moulin. On lui porta un prompt secours et dès le lendemain, malgré son état de faiblesse et de souffrance, il voulut suivre le Corps. Cet officier s'était parfaitement comporté pendant l'action et était toujours entré l'un des premiers dans les redoutes que l'on enleva l'une après l'autre aux Autrichiens.



général Delmas²⁴

Dès la fin des hostilités, le général Delmas réunit l'ensemble des troupes de la division, et devant elles, présentant les armes, donna l'accolade au jeune François Justamont qu'il fit, sur le champ, lieutenant.

De brillants faits d'armes, en Italie

Sur 3.232 hommes, la 93^{ème} demi-brigade n'en compte plus que 480 lorsqu'elle est cantonnée, bloquée en Ligurie, sur les hauteurs de Savone. Ils attendent tous, depuis près de dix jours, dans le dénuement le plus complet, que la mer se calme afin de permettre leur approvisionnement. C'est aussi le sort de l'armée des 35.000 hommes qui les entourent : plus de solde depuis cinq mois et, depuis plusieurs jours, plus de victuailles, plus d'habits, ni même de bois pour se chauffer, en cette fin du mois de novembre 1799. Comment maintenir la discipline dans ces conditions ? Une grande partie des hommes de la compagnie de

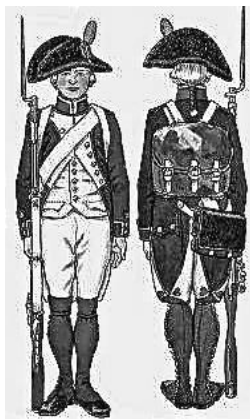
²⁴ Tombé dans la disgrâce de Bonaparte pour n'avoir pas voulu fléchir le genou devant lui, en 1804, le général Delmas, couvert de lauriers, et de cicatrices, peut-être le plus vaillant, et avisé général de la Révolution, se retire de l'armée. Plus tard, pour sauver la patrie de l'invasion des étrangers, attentif aux déboires de l'empereur dans la campagne de Russie, il reprend les armes, lutte avec honneur contre les immenses efforts de la coalition européenne, et succombe avec gloire à Leipzig, le 18 octobre 1813. François Justamont avait eu, en lui, un très grand chef.

François Justamont menace de désertir avec leurs armes, et d'aller brigander aux alentours. Informé de cette résolution aussi désespérée que néfaste, le lieutenant saisit son sabre, et se place devant sa compagnie réunie devant lui :

- Camarades, leur dit-il, depuis trois jours je suis sans pain, mais j'aime mieux mourir que de me déshonorer en quittant mon poste ! Vous ne sortirez du cantonnement qu'en passant sur mon cadavre !

Saisis par la volonté de leur chef, les mutins se laissèrent désarmer, et... Laissons encore terminer la relation des faits par les supérieurs de son régiment :

Il força par sa fermeté cette troupe de mutins à mettre bas les armes, et entrèrent toute entière dans un même local. Il garde la porte, jusque à ce que les soldats repentant viennent les larmes aux yeux lui redemander leurs armes lui promettant de plutôt mourir de faim que de l'abandonner.



soldat d'infanterie de ligne, en 1800

Le 26 mars 1800, la menace autrichienne devient sérieuse pour les positions occupées, sur les hauteurs de Savone, par la faible division du général Marbot.

François Justamont commande un poste avancé avec 40 hommes de la 93^{ème}. Au point du jour, il est attaqué, par un corps de 300 à 400 Autrichiens. Le combat semble perdu d'avance, et François Justamont entend le désarroi, peu à peu, gangrener ses hommes.

- Soldats, lança-t-il, de la hauteur du talus qui les dominait, je jure que je défendrai cette position jusqu'à ce que j'ai reçu l'ordre de l'évacuer, et que je passerai mon sabre au travers du corps du premier qui parlera de la quitter !

Ses hommes, ranimés par autant d'énergie, non seulement reçurent avec fermeté le premier assaut de leurs ennemis, mais le repoussèrent si vigoureusement qu'ils capturèrent 80 d'entre eux, et soutinrent, sans défaillir, deux nouvelles attaques. Les soldats de François Justamont avaient, ainsi, puissamment aidé au rétablissement du combat, malgré le repli désordonné de plusieurs autres postes avancés.

Il était neuf heures du soir lorsqu'apparut, sur un cheval tout écumanant, et entouré

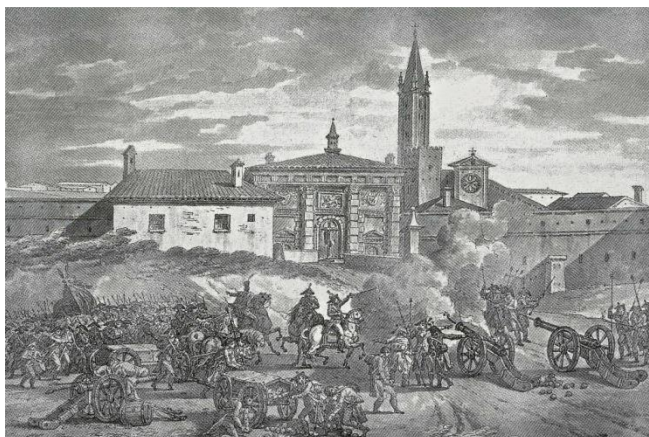
d'un groupe de soldats à pieds, de tous corps, et de toutes conditions, gradés, et non gradés, le général Soult. S'adressant immédiatement à François Justamont :

- Lieutenant, rassemblez vos hommes ainsi que ceux qui nous suivent, et qui ont perdu leur compagnie, portez-vous sur les hauteurs de la ville,... Et attaquons Savone, morbleu !

Suivis par une centaine d'hommes, le jeune ardéchois prit position dans une redoute, sur la principale hauteur et, arrêtant, pendant plus d'une heure, la marche de l'ennemi, permit ainsi à la division, rapidement reconstituée autour de Soult, d'investir Savone.

Alors que, sacrifiés par leur position trop avancée, au contact des Autrichiens, ses hommes se préparaient à la retraite, sans pouvoir rejoindre la division française qui entrerait dans la ville, François Justamont, sabre au poing, à la tête d'une vingtaine de braves, fonça sur les Autrichiens afin de débayer le terrain, et ramena le restant de son arrière garde à Savone.

Deux mois après, cantonné dans l'un des forts de la ville, avec mission de la défendre, mais demeurant sans approvisionnement et coupé du restant de l'armée, François Justamont, sans pouvoir repousser les assauts des Autrichiens, dut capituler, le 6 mai 1800, et, avec les autres compagnies du 93^{ème}, être leur prisonnier pendant... cinq jours, le temps qu'un échange de prisonniers le remette en liberté.



Vers la fin d'une glorieuse épopée

Sa compagnie est alors affectée, avec le 2^{ème} bataillon du 93^{ème}, au corps d'observation de la Gironde, sous les ordres du général Leclerc. En mai 1801, l'Espagne s'engage à agir contre le Portugal, pour le forcer à rompre avec l'Angleterre, à condition qu'on lui adjoigne une division française. Le corps d'observation de la Gironde fut, en conséquence, désigné pour passer la frontière. Le 2^{ème} bataillon de la 93^{ème}, commandé par le général Dumoulin, partit le 19 mai, de Bayonne, jusqu'à Ciudad-Rodrigo, sur les frontières du Portugal, puis s'établit en cantonnements, le 21 novembre, à Toro sur le Duero, d'où il revint à Bayonne, le 28 décembre de la même année, sans avoir pris part à aucune opération militaire.

Les troupes pendant une marche de cent lieues qu'elles ont eu à faire pour rentrer

dans leur patrie se sont tellement distinguées par leur ordre, les égards et l'excellente discipline qu'elles ont observés, qu'elles ont emporté les regrets de nos alliés et les éloges de tous les commandants espagnols. (Lettre du ministre de la guerre aux consuls, le 14 janvier 1802).



sabre d'honneur

Proposé par le général Soult, pour son héroïque conduite en Italie, le premier consul, Bonaparte, lui attribue, le 3 septembre 1802, suprême, et rare distinction, un sabre d'honneur²⁵.

Légionnaire de droit à la promotion du 12 septembre 1803, promu officier de cet ordre, le 14 juin 1804, François Justamont est nommé capitaine le 26 septembre 1805 à l'île de Ré. Il a trente-deux ans. Il ne le sait pas, à ce moment là, mais il va le savoir bientôt : il a eu beaucoup de chance de quitter le 2^{ème} bataillon qui, embarqué, est en grande partie décimé, à Trafalgar, le 21 octobre 1805.

Bien que l'on pourrait estimer, connaissant la suite de l'histoire, qu'il en aurait eu une plus grande encore si, muté au 1^{er} bataillon, François Justamont avait rejoint l'île d'Aix pour la Martinique, et la Guadeloupe ! Responsable du fort de l'île de Ré, c'est pour lui le temps d'un repos mérité. Mais, dans quel état d'esprit peut se trouver ce jeune homme qui s'est engagé, corps et âme, pour la République, véritable finalisation de la Révolution ? Or, François Justamont combat depuis 1804, sous les ordres suprêmes d'un empereur, avec la reconstitution d'une nouvelle noblesse, souvent acquise par les armes, et la reconduction de nouveaux privilèges. Il y avait, certes, une noblesse de bon aloi, autrefois... Sa famille n'a-t-elle pas été alliée, alors, aux familles de Bergoignon, de Rivière, de Barjac ; maisons altruistes, et de toute probité?... Les caprices du temps offriraient-ils un éternel recommencement ? Peut-on, et doit-on vaincre avec le seul métier des armes, en occultant tout enthousiasme d'atteindre un idéal ? Et celui de l'égalité, de la liberté, de la fraternité,... Et si la vérité se trouvait dans la paix des corps, et des âmes ?... Il est important de construire, de poser des racines avec ses propres convictions, et celles que nos pères ont portées. François Justamont a, à peine, le temps de penser à construire une famille, et de se fiancer, qu'il est affecté au troisième bataillon du 93^{ème}, cantonné à Vérone, qui participe à la campagne d'Italie de 1806 et de 1807.

²⁵ Au total, au cours de l'épopée consulaire, et impériale, 145 sabres d'honneur, seulement, furent accordés à : 6 généraux de division, 1 contre-amiral, 3 généraux de brigade, 18 chefs de bataillon ou d'escadron, 1 adjudant-commandant, 1 aide de camp, 63 capitaines, et 62 lieutenants ou sous-lieutenants.

François Justamont trouve, cependant, le temps de se marier à Vallon, le 20 août 1807, avec Marguerite Rose Peschaire, âgée de seize ans, fille d'un négociant de cette ville. Il ne peut, hélas, être présent lors de la naissance de sa fille, Elisabeth Nina, le 4 décembre 1808.



soldat d'infanterie de ligne, en 1800

En Italie, François Justamont participe, avec tout son bataillon, aux batailles victorieuses de Noviglio, le 24 avril, et de Neve di Cadore, le 10 mai, dans le Tyrol. Mais l'empereur a besoin de toutes ses troupes. Il est inquiet. L'Autriche a grandement réarmé ses troupes et renforcé ses positions.

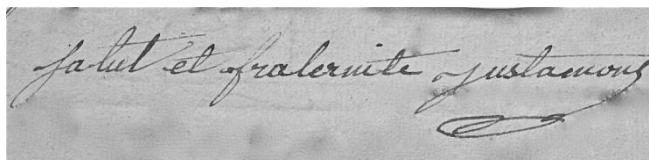
Le 11 mai, Napoléon arrive devant la capitale autrichienne qui capitule, après 24 heures de bombardement et, le 13, les troupes font leur entrée dans la capitale de l'Autriche. Mais, malgré la capitulation de Vienne, l'ennemi n'est pas vaincu. L'empereur traverse le Danube pour livrer bataille aux Autrichiens rassemblés sur la rive gauche. Les 21 et 22 mai, c'est la bataille d'Essling où le maréchal Lannes est mortellement blessé. Napoléon qui vient d'échapper à une tentative d'attentat à Ratisbonne, satisfait d'enregistrer la jonction, à Sommerling, de l'armée d'Italie avec celle du Rhin, leur proclame :

- Soyez les bienvenus. Je suis content de vous... Cette armée autrichienne d'Italie, qui, un moment, souilla par sa présence mes provinces, qui avait la prétention de briser ma couronne de fer, dispersée, battue, anéantie, grâce à vous, sera un exemple de la vérité de cette devise : Dio me la diede, guai a chi la tocca !. "Dieu me l'a confiée, gare à qui la touche" ! Voyons-y une preuve de cette justice qui punit l'ingrat et le parjure !

Les troupes offrent un large front de Linz à Klagenfurt, cités qu'il reste à prendre. Le 6 juin 1809, le troisième bataillon du 93^{ème} supporte presque tout l'effort du combat. Il compte 6 officiers, et 150 hommes tués, et blessés,... et parmi ceux qui ont laissé leur vie dans le combat, au lieu dit "le Calvaire", se trouve mortellement blessé, les armes à la main, le capitaine François Justamont, âgé de trente-cinq ans.

Marguerite Rose Peschaire, sa jeune veuve de dix-neuf ans, qui bénéficiera d'une pension militaire de 300 francs, ne se remariera pas, et décédera à Vallon, le 6 juin 1874.

Nous avons évoqué, en début d'article, Annibal Justamont, le jeune frère de François Justamont. Volontaire en 1806, à l'âge de vingt ans, il sera affecté au même régiment que son illustre frère, le 93^{ème}. Après les campagnes d'Allemagne, et d'Italie, il sera nommé sous-lieutenant, juste après la bataille acharnée de Valoutina où il s'est illustré. Annibal Justamont réchappera, un peu plus tard, au désastre de la retraite de Russie. En mai 1813, il est proposé au grade de lieutenant, dans la compagnie de voltigeurs du 1er bataillon du 93^{ème}. Puis, plus rien ne figure dans son dossier. A-t-il disparu, à l'automne de la même année, à Dresde ou à Leipzig, ou bien est-il de ces six officiers qui ont succombé lors du siège de Besançon, en avril 1814 ?

A photograph of a piece of aged paper with handwritten text in cursive. The text reads "salut et fraternité justamont" followed by a stylized signature. The ink is dark and the paper shows signs of age.

écriture et signature de François Justamont

* * * *

Elisabeth Nina Justamont, la fille de François Justamont et de Marguerite, épousera, à Vallon, le 6 mars 1833, Jacques Nicolas Cazaubon, receveur de l'enregistrement à Clermont-Tonnerre. Rentière, elle décédera dans cette même cité, le 12 janvier 1892. Leurs deux fils, Théodore, et Paul, deviendront des notables appréciés d'Anduze. Tous deux s'installeront dans la cité gardoise grâce à leur mariage. Ils compteront une assez nombreuse descendance.

Théodore Cazaubon, prénommé en réalité Jean-François (né à Vallon le 26 juin 1834, et décédé à Anduze le 6 novembre 1878), tiendra une étude de notaire. Ayant épousé Augustine Gervais, il eut, à Anduze, une descendance de juristes avec l'un de ses trois enfants, Marie, qui épousa Eugène Gervais, notaire (cabinet prolongé par leur fils, Philippe).

Quant à Paul Pierre Manuel Cazaubon (né le 31 mai 1837, à Vallon, décédé à Anduze, le 20 septembre 1902), il fut médecin à Anduze. Uni à Henriette Dupoux, il épousera, veuf, en secondes noces, sa belle-sœur, Augustine Gervais, après le décès de son frère, Philippe Cazaubon. Augustine Gervais était la fille de César Gervais et d'Anaïs Raison d'Anduze.

Claude Jean GIRARD

N.B. Cet article a pu être réalisé après consultation des archives du Service historique de la défense à Vincennes, à l'aide d'ouvrages conservés à la Bibliothèque nationale, notamment sur les légionnaires du consulat, et de l'Empire, ainsi qu'avec la connaissance de la généalogie familiale de la famille Justamont.

LE CADEAU DU BON PAPE URBAIN V À SES COMPATRIOTES CÉVENOLS

Cela s'est passé pendant la guerre de Cent ans (1337-1453) dans un temps où les idées de la Réforme n'avaient pas gagné les Cévennes. Les papes avaient quitté Rome, et habitaient Avignon. C'est à Grisac, près de Florac, en Lozère, que naquit, en 1310, Guillaume de Grimoard qui fut pape de 1362 à 1370 sous le nom d'Urbain V.

Son père y avait construit un petit château-fort pour se protéger des "grandes compagnies" qui ravageaient le royaume.

A douze ans, Guillaume de Grimoard alla étudier à Montpellier, puis à Toulouse. Il devint docteur en droit, puis abbé de Saint-Victor de Marseille. Nommé pape à Avignon, le 6 novembre 1362, il se serait écrié à la vue du Palais des Papes :

- Mais je n'y ai même pas un bout de jardin pour voir grandir mes fruitiers, cultiver mes salades et mon raisin.

Gardant sa simplicité cévenole, il se fit aménager avec des planches une chambre à coucher très simple dans une pièce de parade du palais.



La maison natale du pape Urbain V à Grisac en Lozère

En 1356 le roi de France, Jean II le Bon, fut fait prisonnier par le Prince noir, fils d'Edouard III d'Angleterre, à la bataille de Poitiers (19 septembre 1356). - *Père, garde-toi à droite, Père, garde-toi à gauche* lui disait son fils Philippe le Hardi, âgé de douze ans, et futur duc de Bourgogne. Il y eut de très longues négociations pour sa délivrance qui aboutirent au désastreux traité de Brétigny (5 mai 1360).

Edouard III renonçait à la couronne de France, et à la suzeraineté sur une partie de la France, mais exigeait une énorme rançon (trois millions d'écus). Les écus devinrent des francs car les impôts établis pour payer la rançon servirent à l'affranchissement du roi.

Urbain V avait beaucoup œuvré pour faciliter la négociation. Il avait même offert une somme importante pour aider au paiement de la rançon. Libéré, Jean II proposa à Urbain V de lui rembourser son don, mais celui-ci lui répondit : - *Je n'en ai pas besoin mais, en contrepartie, exemptez d'impôts, pour eux et leurs héritiers, sans limitation de durée, les 2000 habitants du secteur de ma naissance.*

C'est ce que fit Jean II le Bon et, pendant plus de 400 ans, mes ancêtres, paysans à Chamborigaud (Gard), jouirent de ce privilège. Mais survint la fameuse nuit du 4 août 1789 où se décida l'abolition des privilèges.

L'histoire parle à cette occasion de la noblesse, et du clergé. Elle n'a pas retenu le sacrifice consenti par les braves paysans de Chamborigaud. Et voilà pourquoi, je paie aujourd'hui des impôts comme tous les Français !

Jean-Claude LACROIX et Maurice CHAMPAVÈRE

PS : Urbain V a été béatifié, mais n'a pas encore été sanctifié. Une association oeuvre pour réparer cet oubli regrettable.

COMPTE RENDU D'OUVRAGE

De l'océan Indien aux Antilles, Faure frères, une dynastie de négociants et armateurs bordelais. Hubert Bonin. Paris, Les Indes savantes, 2015.

L'ouvrage consacré par Hubert Bonin, professeur d'histoire économique, spécialiste de l'histoire des entreprises, est original à plusieurs titres, et d'abord par la manière dont il a été élaboré. Il est le fruit de plusieurs années de collecte de papiers familiaux, et d'actes généalogiques menées par Jean Langeard, parent d'Edouard III Faure, dernier dirigeant de la maison, et de Denis Faure, descendant de Jean Faure, un des fondateurs de celle-ci. Ces documents internes, et privés pour la plupart ont été complétés grâce aux recherches menées dans les archives publiques, et bancaires par l'auteur, permettant d'avoir des éléments extérieurs. Cette double quête donne lieu à un ouvrage bâti chronologiquement en trois parties : autour de la construction du pouvoir économique des Faure au XIX^e siècle, la maturation d'une maison puissante des années 1870 aux années 1920, la chute de la maison Faure, et ses effets dans les années 30. Ainsi est mis en lumière, le parcours brillant d'une dynastie d'entrepreneurs qui, sur cinq générations sont devenus, en s'occupant peu de vin ce qui à Bordeaux est rare, acteurs de l'économie du rhum, et du sucre, et d'une manière générale du commerce avec l'océan Indien, et les Antilles.

Les frères Jean, et Gabriel Faure, originaires comme nombre de protestants bordelais de Saintonge, ont réussi à s'imposer dans le monde bordelais des armateurs en transportant aussi bien des toiles à voiles, du coton du Brésil, des oléagineux que des liqueurs, et des produits fabriqués. Ils ont ainsi armé près de 150 navires entre 1795 et 1870, ce qui en fait les plus grands armateurs de la place, avant de se reconvertir lors de la mise en service des navires à vapeur. Ils ont aussi été assureurs maritimes, et propriétaires à Bordeaux d'une raffinerie de sucre au milieu du XIX^e siècle. Dans une seconde phase, la société maintient sa spécialisation géographique dans le commerce avec les îles de l'océan Indien, et les Antilles, mais se tourne dans ces secteurs vers l'import-export avec une percée dans la fabrication du rhum ; une marque Faure frères est ainsi créée en 1889. La maison est alors considérée comme solide, et digne de confiance. Après la première guerre, et alors que l'entreprise est dirigée par la quatrième génération, ses affaires ultra-marines repartent, se développent à Madagascar, et choix est fait d'une stratégie rhumière par le biais d'une forte participation à la CGR (Compagnie générale pour l'importation et la vente des rhums des colonies françaises) à Paris, laquelle criblée de dettes est liquidée en avril 1931 entraînant dans sa chute le dépôt de bilan de Faure frères. La maison renaît par la suite sous le nom Successeurs de Faure frères, mais elle n'a jamais pu faute de capitaux retrouver son dynamisme. Elle ferme définitivement ses portes en 1961.

Au delà de son intérêt comme étude d'une entreprise, l'apport du livre réside largement dans la présentation de la vie d'une dynastie protestante. Les fondateurs élevés dans le protestantisme à Pons, et Jonzac se glissent sans peine du fait de leurs convictions religieuses dans le réseau négociant bordelais où leur oncle l'armateur Daniel Lys les introduit, et à l'évidence les recommande. Les successeurs, grâce à des mariages bien choisis, se lient à leurs homologues commerçants s'ouvrant ainsi les portes du négoce tourné vers les

pays du Nord (d'Egmont, Pohls, Bethmann, Schyler) ou vers la Grande Bretagne (Southard, Lawton). Les familles pastorales sont également recherchées : Villaret, Recolin, Delmas. Les Faure prennent place au Tribunal, et à la Chambre de commerce à la présidence de laquelle deux d'entre eux accèdent Lucien, puis Gabriel II. Ils siègent dans les conseils d'administration de la Banque de Bordeaux, et de la succursale de la Banque de France, et participent activement à la promotion du libre-échange. Bien entendu, ils sont omniprésents dans l'église réformée, à la fois par un soutien matériel constant aux entreprises immobilières (achat du cimetière en 1827, construction du temple des Chartrons en 1835), et par un investissement personnel en temps au consistoire où une douzaine d'entre eux ont siégé, et dans les œuvres : Asile des vieillards, et surtout Maison de santé. Ils étaient d'ailleurs définis comme zélés par leurs contemporains dont ils ne partageaient pas le mode de vie ostentatoire.

Cet ouvrage qui comporte de nombreuses illustrations issues des archives familiales, et plusieurs tableaux généalogiques, mérite assurément l'attention des lecteurs des Cahiers. Il apporte des précisions sur la composante française du protestantisme bordelais, et fait espérer que les familles charentaises Conte, Gautier, Guestier, Lys, soient à leur tour mieux connues.

Séverine PACTEAU de LUZE

AVIS A NOS LECTEURS

Nous informons nos lecteurs que les abonnements aux Cahiers du Centre de généalogie protestante sont à adresser à la SHPF, 54 rue des Saints-Pères 75007 Paris.

Les chèques doivent être libellés à l'ordre de la SHPF.

Montant de l'abonnement pour 2016 :

Tarif :	FRANCE	35 €
	ÉTRANGER	40 €

Tarif pour les abonnés au Bulletin de la SHPF :

FRANCE	16 €
ÉTRANGER	20 €